



UNIL | Université de Lausanne

Université de Lausanne

Master en Sciences Sociales

Orientation Anthropologie Culturelle et Sociale

Gare terminus : Suisse.

Processus d'intégration des réfugiés colombiens habitant la Suisse romande

Session d'été

Présenté par Carol Rojas Duarte

Directeur : Mark Goodale

Expert : Claudio Bolzman

*When you are in your home, you don't glorify home: you don't feel its importance
and its intimacy, but when deprived of home, it turns into a need
and a lust, as if it is the ultimate aim of the whole journey*

Mahmoud Darwish, 1941-2008

Table de matières

<u>Remerciements</u>	6
<u>Préambule</u>	7
<u>Introduction</u>	8
I Intérêts personnels	8
II Problématique	10
<u>Cadre théorique</u>	13
I Définitions de la terminologie employée	13
II Support théorique	19
La dynamique migratoire : l'importance de reconnaître les deux mondes	19
Résilience ou la capacité de surmonter les difficultés	21
<u>Contextualisation</u>	23
I La migration internationale colombienne	23
II La réalité du conflit colombien	25
III La migration sud-américaine en Suisse et le cas particulière de Colombiens	27
IV Paramètres d'intégration en Suisse romande	29
<u>Considérations méthodologiques</u>	30
I La construction de l'enquête ethnographique	30
II Le choix des outils ethnographiques : entretien semi-structuré et Observation non participante	33
III Profil des interlocuteurs	35
IV Le terrain comme lieu de production et mon positionnement comme chercheuse	36
V Relation entre anthropologue et interviewé	38
<u>Considérations empiriques</u>	40
I L'intégration n'a pas d'instruction	41

L'intégration est individuelle	42
L'intégration dépend aussi de la société d'accueil	44
Respecter, accepter et connaître la nouvelle société	44
II L'expérience de naître à nouveau dans un environnement inconnu	46
Le défi d'apprendre une autre langue	46
Mettre de côté leur parcours académique	49
Les sacrifices et les opportunités dans le monde du travail	50
III Les besoins satisfaits	53
Les réseaux sociaux pour satisfaire le besoin d'affiliation	54
Satisfaire le besoin d'estime	58
IV La dualité de l'expérience vécue	60
Les aspects positifs	60
Les aspects négatifs	62
<u>Conclusion</u>	66
<u>Bibliographie</u>	70
<u>Annexes</u>	76

Remerciements

Tout d'abord, j'aimerais remercier les différentes voix des interlocuteurs. Ce sont eux qui m'ont inspiré et qui ont fait possible ce travail. Grâce à leur gentillesse j'ai pu aboutir ma recherche. Je leur suis reconnaissante d'avoir partagé avec moi un petit morceau de leurs vies.

Je remercie chaleureusement Claudio Bolzman pour m'avoir aidé à créer ce premier contact si important dans ce type de recherche. Pour m'avoir si généreusement partagé ses connaissances, pour ses instructions, et pour avoir accepté d'être mon expert. Je remercie aussi Mark Goodale pour ses conseils, sa disponibilité et sa collaboration tout au long de ma recherche.

Je tiens à remercier mes parents pour leur appui inconditionnel ainsi que mes amis pour leurs mots de courage. Merci à Camila et à Simón pour être toujours là. Et « the last but not de least » merci à mes sœurs : Merci Pili pour ta patience et tes heures sans fin de travail, merci Sylvia pour tes très bonnes remarques et conseils. Sans elles je n'aurais pas pu arriver à la fin de cette incroyable expérience.

Préambule

Considérations importantes sur la mise en forme du travail.

- Les citations textuelles des auteurs sont placées entre guillemets et les titres de leurs ouvrages sont placés en *italique*.
- Les mots en *italique* dans les citations des auteurs, ont été laissé tel quel.
- Les extraits des notes de terrain sont en *italique* et ont été placés dans une marge intérieure.
- Par souci d'anonymat les noms des interviewés sont fictifs.
- Les extraits des entretiens sont placés dans une marge intérieure du texte et en police taille 11 et sans guillemets. Ceux-ci sont traduits de l'espagnol. L'annexe 3 est la transcription originale des entretiens.
- Le trois points sans parenthèses signifient que la personne est en train de réfléchir.
- Les trois points exposés de la manière suivante: [...] signifient que les textes présentés ont souffert une coupure d'édition.
- Quand il s'agit d'une généralité, l'emploi du masculin est avantageux.

Introduction

I Intérêts personnels

Dans mon parcours professionnel comme anthropologue en Colombie, j'ai travaillé étroitement avec les *réinsérés* du conflit armé colombien. Les *réinsérés* sont des personnes qui ont participé au conflit en tant qu'acteurs armés. Pour avoir le statut de réinsérés, ces combattants ont dû rendre les armes, c'est-à-dire avoir volontairement quitté le conflit. Si j'ai travaillé avec des acteurs directs du conflit – les victimaires –, je me suis également toujours intéressée aux victimes – les acteurs indirects –, et j'ai toujours voulu avoir une approche globale du conflit armé de mon pays. Dès lors, au moment de déterminer le sujet de mon mémoire, poursuivre avec le thème du conflit colombien s'est présenté comme une évidence.

Depuis le début de mon Master en Suisse, j'avais ce sujet en tête. Comme il s'agit d'un sujet difficile à traiter depuis la Suisse, mon idée initiale était de rentrer chez moi pour une assez longue période, de manière à y faire un travail de terrain avec les *réinsérés* avec qui j'avais déjà eu des contacts. Néanmoins, à la fin 2013, j'ai rencontré un ami colombien qui habite ici depuis plusieurs années. En discutant avec lui de mes intérêts académiques, il m'a parlé d'un réfugié politique colombien habitant à Lausanne. Par simple curiosité, j'ai demandé à mon ami de fixer un rendez-vous avec cette personne. C'est ainsi que j'ai découvert une réalité que je n'avais jusque-là pas perçue.

Jusqu'à ce jour, l'approche que j'avais des exilés et réfugiés politiques colombiens avait toujours été théorique. J'ai alors commencé une recherche sur ce sujet pour malheureusement constater le manque réel de littérature par rapport à cette problématique. Plutôt que de me décourager, cela m'a motivée à continuer sur cette voie. J'ai ressenti le besoin de parler et de finir avec ce silence qui ne demande qu'à s'exprimer comme le dit González (2011).

Ce travail vise donc à témoigner de l'existence d'une population silencieuse de victimes qui doit parler : « la parole des exilés est résistance, combat politique et

combat pour établir un sens aux luttes du passé et du présent » (González, 2011, p. 10).

A partir de sept récits différents d'exilés colombiens, mon objectif anthropologique est de mettre en évidence un fait social. Ce n'est qu'à travers ces récits qu'il est possible de constituer une mémoire historique et collective pour lutter contre le passé. Ce n'est que grâce à la mémoire que l'on peut ne pas reproduire une sombre histoire. « La mémoire, le vécu des exilés sont porteurs de sens. La mémoire garde en elle l'enregistrement des luttes du passé » (González, 2011, p. 10).

En effet, je centre mon intérêt professionnel, mais aussi personnel, sur ces récits colombiens qui sont le récit de l'exil raconté par ceux qui veulent en parler. Ces personnes veulent s'exprimer pour mettre en lumière une histoire et une réalité colombiennes construites depuis l'exil.

Ma recherche se situe dans le cadre de l'exil politique colombien en Suisse romande. Elle est tout particulièrement axée sur le processus d'intégration des réfugiés politiques colombiens dans la société suisse. Dans mon idéal, je voudrais donner la parole à ceux qui ne sont pas écoutés et peut-être pouvoir leur octroyer la place qu'ils méritent comme n'importe quel acteur social.

Pour clore cette partie introductive, j'aimerais signaler au lecteur quelques limitations que j'ai eues par rapport à ma recherche empirique. Elles touchent au nombre d'interlocuteurs avec qui j'ai travaillé. Tout d'abord, il s'agit d'une population occulte et il est donc difficile et long de faire leur connaissance. De plus, cette population est dispersée partout en Suisse et se déplacer demande des moyens économiques importants pour une étudiante étrangère comme moi, si bien que la délimitation géographique de ma recherche a été prioritaire.

Finalement, la population que j'ai pu regrouper pour ma recherche est seulement masculine, de la même tranche d'âge, et avec des structures familiales semblables. Le fait de ne pas avoir trouvé de femme pour ma recherche m'intrigue. Le processus

d'intégration est-il différent en fonction du genre et des relations affectives ? Ce n'est qu'avec une prolongation de la recherche que l'on pourrait répondre à ces questions.

Pour rendre plus supportable ce moment difficile de l'exil, je proposerai une liste des possibles améliorations à faire dans le système d'intégration offert par la Suisse aux exilés.

II Problématique

L'Amérique du Sud est un continent qui a vécu de multiples événements violents découlant de ses dynamiques politiques. Les dictatures des XIX^e et XX^e siècles au Chili et en Argentine sont des exemples précis de régimes répressifs. L'exil, les tortures, les disparitions et les massacres sont des réalités que le peuple sud-américain a vécues.

L'exil politique implique le déplacement non volontaire imposé à des individus pour n'avoir pas les mêmes idéologies et le même esprit que le détenteur du pouvoir dans le contexte socio-politique de l'individu exilé. Dans la majorité des cas, l'exil est d'abord un réflexe de survie lorsque, comme le dit Bolzman, la personne se sent menacée dans son intégrité physique, dans sa sécurité, voire dans sa vie.

Ce réflexe de survie implique l'obligation de quitter le pays d'origine pour se rendre dans un autre pays complètement différent. Dans cette nouvelle réalité, l'idée de devoir en faire partie est omniprésente chez les exilés. En effet, l'envie d'avoir une place dans la société et d'être reconnu comme des acteurs sociaux « possédant des ressources et des potentialités leur permettant de participer activement, en interaction avec d'autres, à la construction de leur vie et de leur histoire » (Bolzman, 2012b) est permanente. Cette envie ou plutôt obligation de faire partie de la société d'accueil implique certains efforts individuels pour faire face aux aspects culturels, politiques et économiques. Elle suppose une intégration des exilés dans la société d'accueil une fois que les aspects cités ci-dessus commencent à faire partie de leur réalité et quotidienneté.

Voici le point de départ de la problématique qui sera étudiée. Je vais analyser les propos rapportés par différents exilés pour déterminer les aspects qui ont facilité le processus d'intégration dans la société d'accueil de 7 exilés politiques colombiens qui habitent en Suisse romande. Dans cette analyse, je pars du principe qu'il existe un processus d'intégration et que ces personnes sont, depuis un temps indéfini, intégrées dans la société d'accueil.

Je me suis tout particulièrement intéressée à l'étude de l'exil colombien en Suisse. Etant moi-même Colombienne, je serais heureuse de savoir s'il existe des éléments qui permettent de s'intégrer en Suisse facilement, même après avoir vécu plusieurs années en Colombie. Dans mon cas particulier, je suis venue en Suisse pour faire mes études. Je sais pertinemment que je peux m'intégrer dans la société Suisse si je le désire, mais cela n'est pas obligatoire pour moi parce que je vais retourner en Colombie une fois terminée ma formation où même avant si je le souhaite. La situation dans mon cas n'est pas comparable parce que je suis ici de mon plein gré.

Dans le cas de l'exil politique, la possibilité de faire des allers retours d'un pays à l'autre n'existe pas. L'exil est une forme d'émigration (violente) forcée, dans un contexte de violence politique, de personnes qui cherchent refuge dans un autre pays (Bolzman, 2007). Bien que mon expérience soit toute autre, j'ai été curieuse de découvrir leur quotidien professionnel, social et familial. En outre, j'aime comprendre l'expérience d'un exilé en Suisse sans l'avoir vécue.

L'exil politique m'intéresse personnellement parce que c'est un fait social qui existe dans mon pays, mais à propos duquel il n'existe pas beaucoup d'information. Les exilés sont des victimes qui ont quitté la Colombie pour protéger leurs vies. Comme le précisent Sznajder et Roniger (2007), c'est une pratique politique qui existe partout en Amérique Latine.

Si, en Colombie, nous avons des informations par rapport aux victimes du conflit armé – 25 007 disparus, 1754 victimes de violence sexuelle, 6421 enfants retenus par des groupes armés, 4 744 946 de déplacés d'une ville à l'autre dans le même pays

(déplacement interne) et 10 189 victimes de mines antipersonnel –, nous n'avons pas de chiffres exacts quant à l'exil politique¹. Les exilés politiques colombiens sont des victimes invisibles. Où se trouvent-ils ? Qui sont-ils ? Combien sont-ils ? Ce sont là des questions qui ont suscité chez moi un intérêt particulier pour une population cachée.

Mon travail se divise en quatre grandes parties : d'abord, je ferai une présentation théorique de mon sujet d'étude en expliquant les quatre concepts que je considère comme les plus importants pour comprendre de quoi je parle. Je ferai ensuite une reconstitution du contexte de la migration internationale colombienne, de la réalité colombienne pour arriver ainsi à la migration colombienne en Suisse. Cette partie sera suivie d'une description détaillée des considérations méthodologiques en parlant de la construction de l'enquête ethnographique, du choix des outils ethnographiques, du profil des interlocuteurs, de mon positionnement comme chercheuse et de ma relation avec les interlocuteurs. Finalement, je décrirai les considérations empiriques qui permettront de répondre à ma problématique. Cette partie sera donc consacrée à l'analyse de mon travail de terrain et aux résultats que j'ai obtenus tout au long des sept entretiens réalisés. Ces résultats sont divisés en quatre grands thèmes : l'intégration n'a pas d'instruction ; en faisant front à l'inconnu : l'expérience de naître à nouveau ; les nécessités satisfaites et la dualité de l'expérience vécue. Des conclusions finales viendront ensuite clôturer ce travail de mémoire.

¹ Ces chiffres sont tirés du rapport du *Centre National de Mémoire Historique*, qui a été publié en 2013 dans toute la Colombie.

Cadre théorique

I Définitions de la terminologie employée

Pour avoir une meilleure compréhension théorique du cadre de ma recherche, je considère comme essentiel de définir quatre concepts : la migration internationale, l'exil politique, le transnationalisme et l'intégration. Ces quatre phénomènes à définir ont une relation très forte les uns aux autres comme nous le verrons dans la suite.

Les migrations internationales de personnes ont toujours existé dans l'histoire humaine et elles sont l'une des conséquences de la mondialisation avec l'expansion des marchés, des frontières, des médias et des transports (Cambrézy, 2001). Il existe dans cette grande dénomination, des migrations pour raisons économiques – « selon le niveau de développement économique du pays d'origine versus celui du pays de destination » (Cárdenas et Mejía, 2006, p. 33) –, des migrations professionnelles, de travail ou encore familiales. Les migrants ont un projet de vie qui implique qu'ils doivent quitter leur lieu d'origine. Ils le font volontairement pour essayer d'avoir de meilleures conditions de vie. Le migrant volontaire se caractérise par le fait qu'il « va vers quelque part » (Bolzman, 1996, p. 27). Ces migrations se font d'un pays, celui d'origine, vers un autre. Il s'agit alors d'une migration dans l'espace.

Cependant, il existe aussi des migrations qui se situent dans le temps, où l'on effectue un changement d'activités selon l'âge ou la situation dans laquelle on se trouve à un moment précis de la vie. Comme le dit Métraux dans *La migration comme métaphore*, nous sommes tous de migrants, soit dans le cadre d'une migration géographique, soit dans le cadre d'une migration temporelle. Néanmoins, la migration dans l'espace constitue aussi une migration dans le temps : « *Les migrations dans l'espace*, dans la mesure où nous ne pouvons nous déplacer sans que bougent les aiguilles de nos montres, ne constituent dès lors qu'une forme particulière de migration dans le temps » (Métraux, 2011, p. 89).

Comme je l'ai déjà indiqué, il y a des migrations volontaires, mais aussi des migrations non volontaires. Ces dernières se caractérisent par le fait que la personne qui doit

migrer le fait de manière forcée, soit pour sauver sa vie, soit pour sauver la vie de ses proches. Parmi les migrations non volontaires, nous trouvons celles qui sont causées par des catastrophes naturelles ou par la violence. Lorsqu'elles découlent de la violence, la personne est menacée pour des questions raciales, religieuses, politiques ou autres. « Dans les migrations non volontaires comme l'exil, ce ne sont pas les individus qui prennent l'initiative de leur déplacement ; celui-ci est imposé par un agent extérieur et est contraire aux objectifs de la population déplacée » (Bolzman, 1996, p. 27). Ainsi, les migrations non volontaires sont causées par des éléments extérieurs qui ne donnent pas la possibilité à la personne de choisir son départ. Le migrant non volontaire « s'en va *de* quelque part » (Bolzman, 1996, p. 27).

Selon l'Organisation Internationale pour le Migrations (OIM), en 2014, le nombre total de migrants dans le monde s'élevait à environ 214 millions dont, selon l'Agence de Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR), 51,2 millions de déplacés forcés à cause de persécutions, de violence généralisée ou de violations des droits humains. Ce dernier chiffre inclut 16,7 millions de réfugiés politiques. Il est important de connaître le nombre total de migrants pour savoir qu'il s'agit d'un possible 3 % de la population mondiale.

Dans les différentes migrations, l'exil politique fait partie des migrations non volontaires. C'est un phénomène social qui est le point central de cette recherche. Il implique l'exclusion d'individus qui ne pensent pas comme le détenteur du pouvoir dans le contexte socio-politique de l'individu exilé. Dans la majorité des cas, l'exil commence comme un réflexe de survie, lorsque la personne craint d'être persécutée. L'exil est en plus un *voyage aller* sans garantie de retour au lieu de départ, une différence fondamentale par rapport aux autres migrations. Dans *La sociologie de l'exil*, Bolzman décrit l'exil politique « comme une situation définie par l'obligation de quitter son pays suite à un contexte de violence politique, et de chercher refuge dans un autre Etat pendant une période dont on ne peut prévoir la durée. L'admission dans un autre Etat, de même que le retour dans le pays d'origine, dépendent d'enjeux socio-politiques sur lesquels l'exilé à très peu de prise » (Bolzman, 1996, p. 30).

Comme l'indiquent Sznajder et Roniger (2007), il ne s'agit pas d'un phénomène récent. Avant de parler d'exil politique on parlait, à l'époque coloniale, de la déportation ou de l'expulsion de l'Empire vers des endroits où on pouvait contrôler les déportés, les rebelles, les marginaux, etc. Au XIX^e siècle, avec l'indépendance des pays, l'exil commence à développer son profil politique pour finalement être considéré, au XX^e siècle, comme une pratique importante et un outil politique avec lequel les exilés cherchent une stabilité politique au moment où ils quittent leur pays. Selon Sznajder et Roniger, l'exil est le meilleur mécanisme pour réguler le conflit politique pendant ces siècles, mais est aussi, comme le dit Roniger, un *mécanisme institutionnalisé d'exclusion politique* où entre en jeu le pouvoir transrégional. En 1920 commence la seconde vague des exilés. Dans les années 1960 et 1970, l'exil politique est massif du fait des dictatures et régimes politiques tels qu'en Argentine ou au Chili. La peur et la crainte pour sauver sa vie sont les éléments principaux qui poussent à cet exil.

Comme le dit Bolzman, l'exil politique implique une rupture et une déstructuration de la vie quotidienne, ainsi qu'une rupture des rôles sociaux habituels et des statuts (2006, 2012). L'exil, c'est d'abord de vivre dans un monde et en être partie intégrante ; c'est ensuite être obligé de quitter ce monde sans même avoir le temps de réfléchir sur les changements que cela va impliquer ; c'est passer d'un monde à l'autre et entrer dans cet autre monde (Métraux, 2011) complètement différent, avec une autre culture, dans beaucoup de cas une autre langue, et d'autres règles. Il s'agit alors, comme le dit Carrasco (2010), de l'interruption d'une vie connue, avec une réalité familiale, pour s'immerger dans une nouvelle réalité de manière forcée. « Les conditions de l'exilé et de l'immigré sont différentes parce que l'exilé subit une rupture non désirée avec sa culture d'origine »² (Ouditt, 2002, cité par Roniger). Cette rupture se fait parce que, comme le disent Bolzman et Manço, les exilés *sautent dehors* (2006) dans un espace inconnu et naissent donc adultes (Bolzman, 2012a) dans un monde complètement différent où ils doivent apprendre les codes sociaux, économiques, culturels et politiques.

² Traductions des citations en espagnol faites par moi-même.

Dans le phénomène de l'exil politique, la notion de transnationalisme me semble pertinente pour différentes raisons. Tout d'abord, parler d'exil implique toujours de parler du mouvement des exilés et de leurs idées de la société d'origine (à partir des souvenirs, de la nostalgie, de la mémoire ou de l'imagination, comme l'affirment Levitt et Schiller, 2004) dans la société d'accueil. Il faut dès lors parler des relations qu'établissent les exilés entre le deux sociétés « that is, persons who migrate and yet maintain or establish familiar, economic, religious, political or social relations in the state from which they moved, even as they also forge such relationships in the new state or states in which they settle » (Schiller *et al.*, cités par Schiller et Fouron, 1999, p. 344) Aujourd'hui, au XXI^e siècle, cette relation est meilleure grâce à la possibilité, comme le dit González (2010), d'utiliser les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Celles-ci permettent à l'exilé de faire partie de la société qu'il a quittée et ainsi constituer des réseaux d'information depuis le pays d'accueil. Pour étayer cela, j'utilise la traduction faite par Amstutz (2012) d'Ariza « dans sa qualité de constructrice de réseaux, la migration relie en permanence les pays d'origine et d'arrivée. Elle facilite un circuit d'interactions qui incluent – en plus de la mobilité des personnes – celle des symboles qu'elles partagent, des biens tangibles et intangibles, des ressources familiales, politiques, culturelles et des autres. Ce flux constant d'interactions constitue un champ de relations sociales qui se conforment dans l'intersection de deux ou plus réalités sociales » (2002, p. 57).

Qui plus est, j'entends par transnationalisme, le franchissement de frontières nationales qui a des répercussions sur la trajectoire vécue des exilés politiques, non seulement en traversant géographiquement ces frontières « mais aussi par l'altérité de leur statut comme étrangers dans le pays d'accueil » (Trémon cité par Amstutz, 2012, p. 38), statut qui apparaît dès la sortie de l'exilé de sa société d'origine.

Le deuxième aspect transnational que je relève se situe au niveau des réseaux mondiaux de solidarité, des associations internationales, des organisations non gouvernementales qui permettent, comme l'avance Roniger, d'élargir les situations et les vicissitudes des exilés. Ceux-ci commencent à avoir une résonance au niveau

mondial. La reconnaissance que font la Convention internationale de Genève de 1951 et le protocole de Bellagio de 1967 d'une personne réfugiée³ en est un exemple. Le réfugié est « *toute personne qui craint avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays* » (Cambrézy, 2001, p. 48). A l'époque de la publication de cette Convention, il s'agissait surtout de contrôler le problème des réfugiés venus après la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait alors de gérer une condition qui existait seulement en Europe. Cependant, comme nous pouvons le voir de nos jours, ce phénomène s'est étendu à d'autres continents⁴ et avec différents types de population.

Dans le phénomène de l'exil, il importe de souligner la dynamique du transnationalisme dans les interactions du réfugié entre la société d'origine, la société d'accueil et la sphère internationale. Cependant, dans la logique de ce travail, je me base surtout sur les dynamiques qui sont vécues dans la société d'accueil sans ignorer l'importance du lien avec la société d'origine. A partir de ce choix, l'intégration dans la société d'accueil est un autre concept ponctuel que j'utilise dans mon cadre théorique.

L'intégration est un concept flou et ambigu qui « n'a pas un sens unique en sciences sociales ; tantôt elle fait référence aux propriétés d'un ensemble (société), tantôt aux relations entre individus et société » (Bolzman, 2001, p. 159). Ce concept est né de deux théories. Dans la première, il est considéré comme étant un processus qui dépend de l'individu et de son parcours individuel. Ici, la manière dont l'individu s'intègre dépend de ses caractéristiques propres. La deuxième parle de l'intégration comme le résultat de l'ensemble « d'aspects individuels, collectifs et institutionnels » (Safi, 2006, pp. 3-48).

³ Il est important de dire qu'une personne exilée est une personne qui doit quitter sa société d'origine parce qu'elle est persécutée à cause de la violence politique de son pays. Le réfugié est l'individu qui est reconnu juridiquement comme tel dans la société d'accueil et il a un statut qui lui donne cette reconnaissance. A partir de cette distinction, j'utilise dès maintenant le mot réfugié dans le cadre de mon travail, parce que mes interviewés ont obtenu cette reconnaissance. (Bolzman, 1996 : 12)

⁴ C'est le cas par exemple, comme le dit Cambrézy (2001), de l'Afrique pour notamment le Maroc, la Lybie, l'Ethiopie, l'Erythrée et la Somalie. C'est aussi le cas de l'Amérique Latine comme le Chili, l'Argentine, la Bolivie et la Colombie, entre autres.

A partir de cette différence, je me base sur la dernière caractérisation de l'intégration mais en tenant compte du fait qu'il s'agit d'un processus. J'utilise ainsi ce concept comme la participation de l'individu à la société d'accueil dans les aspects sociaux, politiques et économiques (Bolzman, 1996). L'intégration est un processus individuel qui cherche l'incorporation et la participation du réfugié dans la nouvelle société à partir d'un ensemble d'éléments. « Parmi les facteurs qui ont une influence importante sur l'intégration on peut trouver des facteurs liés à l'Etat (permis de travail et de séjour par exemple), aux individus (la langue, les trajectoires socioéconomiques et les capacités de transférer ses connaissances et ses compétences, entre autres), la présence ou non d'un réseau de compatriotes et l'accueil de la population résidente aux migrants » (Gómez, 2013, p. 17). Il s'agit d'un processus individuel du migrant vers un tout sociétal. Mais, il existe d'autres facteurs *extra-individuels* qui, comme le dit Portes, ont un impact sur l'intégration dans la société d'accueil : le rôle de la société civile et l'opinion publique, et le rôle de la communauté ethnique installée dans le pays d'accueil (Portes, 1995 cité par Safi, 2011). Ces facteurs peuvent changer les processus d'intégration au niveau individuel et, comme le dit Bolzman, son exécution (2001) est hasardeuse et dépend de chaque trajectoire de vie.

Dans l'intégration, il est important d'avoir deux regards : celui de la société d'origine et celui de la société d'accueil. Selon Khellil, l'intégration est un processus qui « ne suppose pas la rupture physique et culturelle avec le pays d'origine, de même que l'on n'exige pas d'un national qu'il renonce à son identité particulière » (2005, p. 8). Ainsi, avec l'intégration, l'individu réfugié commence à faire partie de la société d'accueil et il commence à avoir une certaine reconnaissance dans ce monde. Dès lors, la population de cette nouvelle société, la société d'accueil, a aussi un rôle important puisqu'elle doit également participer au processus en s'ouvrant au migrant⁵. Le réfugié devient un participant actif sur les plans social, économique et politique de la société d'arrivée.

⁵ « Selon la LEtr, l'intégration suppose, d'une part, que les étrangers démontrent leur volonté de s'intégrer - donc de se familiariser avec la société et le mode de vie en Suisse et d'apprendre une langue nationale - et, d'autre part, que la population suisse fasse preuve d'ouverture à leur égard » (Kaya *et al.*, 2011 : 22).

La présentation de ces quatre concepts – migrations internationales, exil politique, transnationalisme et intégration –, ne fait pas partie d'un bagage théorique exhaustif dans le cadre des sciences sociales, mais elle permet de délimiter ma recherche dans un contexte où l'exil politique est un phénomène social transnational toujours présent.

II Support théorique

La dynamique migratoire : l'importance de reconnaître les deux mondes

Le phénomène de l'exil politique implique une dynamique migratoire entre « ici » et « là-bas », c'est-à-dire de la société d'origine vers la nouvelle société d'accueil. Ce sont ces deux sociétés qui sont considérées comme les deux mondes. Dès maintenant, dans cette partie, il me paraît important et pertinent de prendre Jean-Claude Métraux et Claudio Bolzman comme références.

Le processus de déplacement de l'acteur social, c'est-à-dire de l'exilé, suppose une reconnaissance significative de ces deux mondes et, comme l'affirme Métraux, il s'agit de « se tisser une identité avec la laine héritée de son monde d'origine et celle filée sur le rouet du monde d'accueil » (2011, p. 91). C'est à partir des aspects, des événements et de l'histoire que l'exilé a vécus dans la société quittée, qu'il peut commencer à construire son histoire présente dans la nouvelle société. Cependant, quitter un endroit et arriver dans un autre implique certaines étapes qui sont présentées par Claudio Bolzman dans son texte *La Sociologie de l'exil* (1996).

La première étape commence lorsque l'exilé vit un exil intérieur et qu'il a la certitude de devoir quitter son pays. Une fois cette vérité expérimentée, il commence à avoir une rupture des modes de vie passés et il est en face d'un *voyage aller*. C'est là que commence la deuxième étape, l'étape du départ du pays d'origine où il vit d'abord des situations compliquées : partir sans savoir quand il reviendra et après les péripéties du voyage comme le fait de devoir traverser d'autres pays avant la destination finale. Pendant ce long voyage, la rupture avec la vie quotidienne devient plus évidente au moment de changer d'espace géographique. Ici, je peux constater une transition de ce

monde d'origine vers le nouveau monde. La troisième étape commence lorsque l'exilé arrive dans la nouvelle société, étape où il subit un choc évident par rapport à celle-ci.

Malgré les différences des deux mondes, l'acteur social – dans ce cas celui qui est reconnu dans la nouvelle société comme réfugié –, commence à vivre la quatrième étape. C'est alors le début d'un lent et long processus d'intégration dans la société d'accueil au regard des aspects économiques, culturels et sociaux de cette dernière. Finalement, dans l'étape que je considère comme la dernière dans le cadre de ma recherche, une fois dans le monde d'accueil et après un temps indéfini, le réfugié commence à modifier ses anciens modes de vie et acquiert certaines pratiques qui sont en relation avec sa vie actuelle. Bolzman parle aussi de la fin de l'exil comme la dernière étape, mais dans ma recherche et le cas précis de la Colombie que je vais traiter, il n'est pas possible de parler de la fin de l'exil parce que le régime politique ne le permet pas, il n'est pas encore fini.

Ainsi, tout au long des différentes étapes de l'exil, le lien entre le monde d'origine et le monde d'accueil est toujours présent. Cependant, comme le dit Bolzman (2012a), certains réfugiés ont davantage leurs points de référence dans la société d'origine, d'autres surtout dans la société d'accueil et d'autres encore articulent leurs vies dans les deux sociétés avec le même niveau. L'exilé/réfugié qui est toujours dans la société d'accueil n'oublie jamais d'où il vient et pourquoi il est dans cet autre monde si différent.

Résilience ou la capacité de surmonter les difficultés

Les exilés ont vécu différentes épreuves pendant tout le processus qu'implique l'exil. Quand ils arrivent dans la nouvelle société, ce sont des anonymes qui doivent attendre un permis, qui ne connaissent pas la langue et qui perdent donc la parole. Ils sont stéréotypés négativement dans cette société et ils perdent aussi leur autonomie car, au début, ils dépendent de quelqu'un pour commencer à comprendre comment fonctionne la société d'accueil : « ils dépendent des médiateurs (fonctionnaires de

l'asile, travailleurs sociaux) pour s'orienter et pour subsister matériellement dans la nouvelle société » (Bolzman, s.d, p.144). Ce ne sont là que quelques exemples d'épreuves parmi tant d'autres.

Face à cette situation, les exilés cherchent la manière de faire face à ces épreuves et je pense que cela est possible grâce à la résilience. Ce concept est utilisé dans les milieux de la psychologie et de la psychiatrie. Ce sont Emmy Werner et Michaël Rutter qui ont commencé à donner un sens à ce concept : « La notion de résilience est née à Hawaï, en 1982, quand Emmy Werner a été stupéfaite de constater le bon développement de 28 % d'enfants qui logiquement auraient dû être fracassés. Dans une population générale, l'OMS considère que 83 % des enfants deviendront des adultes épanouis. "Ces enfants (résilients) ont quelque chose à nous apprendre", s'est écrié Michael Rutter » (Cyrulnik, 2007, p. 8). Boris Cyrulnik se met aussi à l'utiliser quelques années plus tard. Cyrulnik dit que la résilience est la capacité que l'être humain a de vivre après la blessure d'un traumatisme physique, psychosociologique ou social. Cette capacité à surmonter les blessures se fait tout d'abord grâce à des mécanismes de défense comme l'humour, la créativité, l'intellectualisation, l'activisme et la possibilité de rêver. (Cyrulnik, 2001, p. 82)

Ensuite, c'est grâce aussi aux ressources collectives et individuelles. Pour pouvoir faire face aux difficultés qu'engendre la vie dans l'exil, les exilés ont des ressources qui sont des éléments qui peuvent les aider à surmonter chaque épreuve. Les ressources collectives sont celles qui permettent à un individu de se rattacher à un groupe. Les ressources individuelles se caractérisent par le fait que chaque personne a des itinéraires sociaux individuels.

Comme le suggère Claudio Bolzman (2002), les ressources tant collectives qu'individuelles permettent aux exilés d'avoir une place reconnue dans la société d'accueil, et donc les ressources « peuvent jouer un rôle dans le processus d'intégration » (Portes et Borocz 1989 cité par Bolzman, p.139). Ces ressources peuvent être sociales (l'ensemble de relations qui permettent d'agir dans des situations diverses), culturelles (l'ensemble des savoir-faire qui peuvent être utilisés

pour faire face aux épreuves) et sociocognitives (la réflexivité qui permet de réinterpréter et analyser les problèmes pour savoir y faire face) (Bolzman, 2012b). C'est grâce à ces ressources que les exilés peuvent se plonger dans la société d'accueil ; elles « permettent de renforcer la capacité d'action des acteurs et leur capacité à définir le monde social de manière à trouver du sens à ce qu'ils font, à se projeter dans l'avenir et à retrouver une image positive d'eux-mêmes » (Bolzman, 2012b). Les ressources sont alors les éléments qui permettent à une personne exilée d'être un sujet actif dans la nouvelle société d'accueil, ce qui ne serait pas possible sans la résilience.

Contextualisation

Dans le cadre de ma recherche, je considère comme important pour le lecteur de reconstituer le contexte, d'abord par rapport au processus de migration internationale colombienne en parlant aussi de la réalité qu'a vécue le pays dans le conflit armé. Ensuite, je parlerai de la migration sud américaine présente en Suisse pour arriver de cette manière aux migrants colombiens qui ont été reconnus comme réfugiés dans ce pays. Finalement, j'exposerai les aspects qui sont pris en considération en Suisse romande pour parler de l'intégration.

I La migration internationale colombienne

La migration colombienne est un sujet qui n'a pas été très étudié dans la littérature spécialisée de Colombie. Pour cette raison, le nombre exact de Colombiens à l'extérieur n'est pas précis, ni les raisons et les endroits dans lesquels ils migrent. Cependant, la migration a toujours fait partie de la réalité colombienne et selon Cárdenas et Mejía (2006), il existe trois périodes historiques importantes qui ont caractérisé la migration colombienne internationale.

La première se situe entre 1965 et 1975 où les destinations principales ont été le Panama, l'Equateur, les Etats-Unis (où les migrants étaient des professionnels universitaires) et le Venezuela. Ce dernier pays a surtout accueilli des migrants paysans en raison du pétrole. Mais la migration était aussi constituée de travailleurs non qualifiés, d'entrepreneurs et de commerçants de la classe moyenne.

La deuxième période est les années 1980 qui se caractérise par différents éléments importants : l'ouverture économique, la fermeture de certaines entreprises publiques qui a provoqué l'augmentation du taux de chômage et le narcotrafic qui a marqué une étape très représentative du pays.

Finalement, à partir des années 1990, la migration atteint son niveau le plus important de l'histoire colombienne. Le pays expérimente une forte accélération du

flux migratoire à cause du conflit armé et de la crise économique et, par conséquent, de l'augmentation de la pauvreté. « Les problèmes de sécurité et les persécutions politiques se sont aggravés et de nombreux secteurs de la population ont été obligés de fuir. L'une des particularités de ce phénomène consiste en ce qu'il n'a pas été sélectif. » (Gómez, 2013) C'est une migration observée dans les différentes couches de la population. Les migrants de la couche sociale la plus pauvre se sont rendus dans les pays voisins en raison de leur proximité géographique comme l'Equateur, le Venezuela et le Panama.

La classe moyenne, qui était engagée politiquement et socialement au niveau régional ou national, a dû partir dans beaucoup de cas pour sauver la vie de ses membres. Les principaux pays pour migrer étaient les Etats-Unis, l'Espagne et le Canada, mais les pays comme la France, l'Italie, le Royaume Uni, l'Argentine, le Costa Rica et le Pérou (Cárdenas et Mejía, 2006, p. 9) ont également été très représentatifs comme endroits récepteurs des migrants colombiens de cette époque. De cette quantité de personnes qui ont dû migrer, nombre d'entre elles l'ont fait de manière illégale parce qu'elles ne réunissaient pas toutes les conditions requises pour le faire, comme l'obtention d'un visa ou parce que son échéance était arrivée à terme (Ramirez et Mendoza, 2013). Dans les années 1990 et 2000, la population colombienne à l'extérieur a augmenté de 70 %.

La migration internationale colombienne due à la crise économique a fait que le profil des migrants était désormais des jeunes en capacité de travailler, des hommes pour la plupart, mais avec un nombre plus élevé de femmes. Leur niveau d'éducation était haut, ce qui leur a permis d'avoir un bon statut dans le monde du travail. La plupart ont de la famille en Colombie et leur envoie des *remesas*⁶. En général, selon Khoudor-Cásteras, la population la plus disposée à migrer fait partie de la classe moyenne, de régions au taux de pauvreté et aux problèmes sociaux, économiques et de violence les plus élevés. (Cité par Ramirez et Mendoza, 2013)

⁶ Selon la OIM (Organisation Internationales pour les Migrations) les *remesas* « sont la quantité d'argent gagné ou acquise par les non-nationaux, et qui est transférée dans leur pays d'origine » (Traduction faite par moi-même) (Ramirez et Mendoza, 2013).

Le profil de la migration causée par le conflit armé et la violence colombienne est très vaste car elle implique tant des personnes issues de la population rurale que de la population urbaine, de différents niveaux socio-économiques et d'éducation. Les personnes qui étaient contre certaines idéologies et politiques ont également dû fuir à cette période car elles étaient persécutées. Elles sont devenues des exilés. Cependant, à la différence d'autres exils, comme ceux du Chili ou d'Argentine, l'exil colombien se caractérise par son côté « modéré ». L'Agence des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR) estime qu'en 2012, 395 949 Colombiens cherchent une protection internationale, dont 113 605 reçoivent le statut de réfugiés. Selon le Profil Migratoire de la Colombie (2012), l'Equateur est le pays ayant un nombre très significatif de réfugiés en 2012, avec 54 243 personnes, suivi des Etats-Unis avec 22 004 personnes et du Canada avec 17 243 personnes. La Suisse pour sa part compte 324 personnes dans cette condition. Néanmoins, le nombre actuel exact de réfugiés colombiens n'est pas connu, peut-être parce qu'il s'agit d'une réalité qui ne veut pas être reconnue et identifiée dans le monde et parce que ce n'était pas un phénomène massif. Pour cette raison, cette réalité se cache ou est manipulée par les intérêts économiques et politiques du pays. Cette migration est une réalité invisible à laquelle on commence à s'habituer : « c'est comme si, après tant d'années de violence, de guerre, de destruction du champ politique, cette violence était devenue invisible parce que trop proche, trop quotidienne, trop banale » (González, 2011, p. 7).

II La réalité du conflit colombien

Comme le démontre le rapport du Centre National de la Mémoire Historique, la Colombie est un pays qui a vécu un peu plus d'un siècle de guerres avec des degrés d'intensité divers. Pendant ce siècle, les conflits dans le pays ont connu plusieurs évolutions selon les périodes. A la fin des années 1940, entre 1948 et 1953, on parle de *La Violencia* où le bipartidisme a régné. Ici, les deux partis, les conservateurs et les libéraux, se disputaient le pouvoir et le contrôle du peuple colombien.

Toujours d'après Le Centre National de la Mémoire Historique, la période comprise entre 1958 et 1982 a été la transition entre la violence des partis politiques vers la violence de la subversion où les guérillas ont commencé à surgir. La période suivante, entre 1982 et 1996, est caractérisée par le narcotrafic dominant et des groupes armés comme les guérillas FARC⁷ ou ELN⁸ font leur apparition. Celles-ci sont nées du désir de contrôler les cultures de coca et, ainsi, le territoire où elle était produite, des régions rurales dans la plupart de cas. A cette époque commence une lutte entre ces guérillas et l'Etat. Mais il n'y avait pas que les guérillas, c'était aussi l'époque où sont apparus les paramilitaires, notamment les AUC⁹, qui étaient financés par l'Etat pour combattre les guérillas.

La période entre 1996 et 2005 est considérée comme la plus dure du conflit armé. Les guérillas et les paramilitaires s'étendent et ils ont plus de pouvoir. La lutte contre le narcotrafic et le terrorisme continue. Qui plus est, l'Etat opère une transformation interne et il se produit une radicalisation politique vers une solution militaire de ce conflit.

Finalement, la période de 2005 à 2012, et je peux dire jusqu'à aujourd'hui, est la période où le conflit trouve un arrangement : l'Etat arrive à lutter militairement contre la guérilla mais il n'a pas pu les vaincre. La guérilla a beaucoup de forces militaires et les paramilitaires continuent aussi dans la lutte armée.

Le conflit armé interne est alors un combat qui se poursuit et qui adopte différentes stratégies, tant militaires que politiques. Il n'existe pas qu'un seul mode de violence mais plusieurs, dont les principales victimes sont la population civile. Ces modes de violence sont, entre autres, des homicides, des séquestrations, des viols, des tortures, des mines anti-personnel, des faux positifs¹⁰ et des déplacements forcés de paysans qui se sont vus obligés de quitter la zone pour éviter de mourir.

⁷ Forcés Armées Révolutionnaires de Colombie.

⁸ Armée de Libération Nationale.

⁹ Autodéfenses unies de Colombie.

¹⁰ Ce nom est donné aux innocents tués par le gouvernement et utilisés comme des chiffres pour atteindre un objectif d'ennemis tués au combat. Les soldats deviennent donc des victimaires. On s'approprie l'identité des

Il ne s'agit pas seulement d'un déplacement vers d'autres régions du pays, mais aussi vers d'autres pays. « La guerre a aussi été le réseau pour empêcher la démocratie et la violence a été le moyen pour étouffer les personnes qui s'opposent, pour empêcher les dénonciations et éviter les plaintes et les transformations. [...] Nombreux sont les leaders politiques, civiques, de syndicats, les paysans et les religieux [...] les journalistes, les activistes des droits humains, les professeurs, les jeunes entrepreneurs d'initiatives culturelles et environnementales, assassinés, menacés ou persécutés pour avoir ces rôles dans la société » (Centre National de la Mémoire Historique, 2013, p. 23). Comme le précise Olga González, le pays est alors en train de tuer le droit à la parole et à la pensée critique parce qu'il ne convient pas que les professeurs, les chercheurs, les étudiants et le peuple en général expriment leur pensée en défendant les droits humains et l'égalité d'opportunités. Ainsi, en fuyant cette guerre absurde, les Colombiens sont obligés de se taire et de quitter leur pays pour des raisons politiques afin de pouvoir sauver leurs vies. Encore aujourd'hui, nombre de Colombiens n'ont pas la possibilité de retourner chez eux, possibilité qu'ils n'auront pas tant que ce conflit armé éternel n'aura pas pris fin.

III La migration sud-américaine en Suisse et le cas particulier de Colombiens

Dans les années soixante-dix le pétrole cause une crise économique et augmente le taux de chômage en provoquant une rupture dans les pays industrialisés comme en Allemagne et en Suisse. A cette même époque commence « l'afflux de réfugiés et de demandeurs d'asile, qui allait devenir le principal sujet de préoccupation officielle en matière de migration dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix » (Wicker, 2002, p. 244). Pendant cette période, la Suisse et la Suède sont les premiers pays à accueillir

innocents, en les signalant comme des cibles à abattre dans un but inconnu du conflit. Ce mensonge a toujours été connu et financé par l'Etat.

des *réfugiés*¹¹ et à leur prodiguer des soins individuels dans certains centres médicaux spécialisés, surtout en santé mentale.

Dans les années 1970, la Suisse a accueilli de nombreux migrants sud-américains, notamment des Chiliens (Bolzman, 2007) – près de 1800 chiliens ont obtenu l’asile en raison de la dictature de Pinochet. Dès les années 1990, des Brésiliens (communauté la plus nombreuse à cette époque), des Dominicains et des Péruviens commencent à arriver à la recherche d’opportunités de travail en conséquence des troubles économiques importants existant en Amérique du Sud. Le nombre d’Equatoriens, de Colombiens¹², de Cubains et de Mexicains se met aussi à augmenter. « Dans les années 1990, chaque année, la Suisse accueille plus de 4000 immigrants latino-américains, alors que dans les années 2000, le nombre d’entrées annuelles dépasse les 5000 » (Bolzman, 2007, p. 17). C’est à cette époque¹³ qu’un nombre significatif de Colombiens ont enclenché la procédure d’asile politique en fuyant le régime de violence armé de leur pays. Selon l’ancien Office Fédéral des Migrations (ODM), le premier réfugié colombien est arrivé en Suisse en 1986 ; entre 1997 et 1998, 56 autres Colombiens sont arrivés. Selon l’UNHCR, l’année 2000 a vu l’arrivée de 157 Colombiens, l’année 2001 comptait un total de 186 réfugiés colombiens, l’année 2002 en a accueilli 15 et en 2003, il y avait au total 220 réfugiés colombiens.

En Suisse la loi sur l’asile (LAsi) donne le statut de réfugiés aux : « personnes qui, dans leur Etat d’origine ou dans le pays de leur dernière résidence, sont exposées à de sérieux préjudices ou craignent à juste titre de l’être en raison de leur race, de leur religion, de leur nationalité, de leur appartenance à un groupe social déterminé ou de leurs opinions politiques ». Si la personne entre dans cette définition et qu’elle est donc considérée comme réfugiée, elle obtient généralement l’asile (le droit à la

¹¹ A cette époque, le Haut Commissariat pour les réfugiés considérait comme réfugiées les personnes handicapées physiquement, psychiquement ou socialement. (Wicker, 2002 : 244)

¹² « Selon les chiffres officiels de l’Office Fédéral des Migrations (ODM) de 2012, il y a 4251 personnes colombiennes, dont 2748 femmes. Les cantons où vivent le plus de Colombiens sont Genève (1155), Zurich (714), Vaud (674), Berne (307), le Tessin (279), l’Argovie (181), Neuchâtel (133), Bâle-Ville (135) et Bâle-Campagne (884). » (Gómez, 2013, p. 32)

¹³ C’est à la fin des années 1990 et au début des années 2000 que la plupart des Colombiens doivent s’exiler.

protection). C'est le Secrétariat d'Etat aux migrations (SEM)¹⁴ qui décide de l'octroi ou du refus de l'asile. Pendant le processus de demande d'asile, la personne concernée obtient un permis N puisqu'il s'agit d'une autorisation temporaire. Quand la personne obtient l'asile, elle se voit délivrer un permis B et si la personne séjourne en Suisse pendant 5 ans, elle obtient le permis C. Finalement, si pour la personne il est impossible retourner dans son pays d'origine, l'Etat lui délivre un permis F. Dès que la personne réfugiée arrive en Suisse, elle est assignée dans un canton, obtient un logement partagé, une aide sociale et des prestations d'aide sociale, et elle a la possibilité d'exercer une activité lucrative (Gómez, 2013). De ce fait, la Suisse fait des politiques d'intégration¹⁵ (qui changent selon le canton) en cherchant à incorporer les migrants, dans ce cas particulier les réfugiés, dans la société à partir de l'aide citée ci-dessus.

IV Paramètres d'intégration en Suisse romande

Je me concentre spécifiquement sur la Suisse romande, parce que mes interlocuteurs font partie de 3 cantons qui constituent ce segment du pays : Vaud, Genève et Neuchâtel. En Suisse romande, les dynamiques autour de l'intégration sont très variées et dépendent des cantons et des populations. Selon chaque canton¹⁶, il existe « différents types d'information, d'aide et de services qui ont pour effet de faciliter le processus d'installation » (Kaya *et al.*, 2011, p. 77). Il existe aussi des informations générales sur le site officiel de la Confédération Suisse.

Malgré la diversité des dynamiques, Kaya *et al.* indiquent dans leur étude *Agir en faveur de l'intégration des migrants en Suisse romande* que l'objectif vis-à-vis des

¹⁴ À partir de janvier 2015, l'Office Fédéral de Migrations (ODM) s'appelle le Secrétariat d'Etat aux migrations (SEM) qui « régleme les conditions d'entrée, de séjour et de travail en Suisse et décide qui peut y obtenir protection contre des persécutions. Il coordonne les efforts déployés par la Confédération, les cantons et les communes en matière d'intégration des étrangers ». (J'ai ici été inspirée par Amstutz et j'ai consulté <https://www.bfm.admin.ch/bfm/fr/home.html>)

¹⁵ En Suisse, selon la Loi fédérale sur les étrangers (LEtr), l'intégration « vise à favoriser la coexistence des populations suisse et étrangère [...] Elle doit permettre aux étrangers dont le séjour est légal et durable de participer à la vie économique, sociale et culturelle ». (art. 4 LEtr)

¹⁶ La Suisse romande est constituée de six cantons : Genève, Fribourg, Jura, Neuchâtel, Valais et Vaud.

migrants est le même : leur faire acquérir les connaissances et les comportements nécessaires à la vie quotidienne et leur donner la capacité d'avoir une autonomie sociale dans leur processus d'intégration. Les aspects les plus importants dans les six cantons pour tenir compte du processus d'intégration sont : l'apprentissage de la langue – dans notre cas particulier, le français –, le marché du travail, la formation professionnelle et l'accès à la santé.

Considérations méthodologiques

« Un des propos primaires de l'investigation qualitative est de connaître la réalité socioculturelle depuis la perspective des acteurs sociaux qui la construisent. »
(Sandoval, 1996, cité par Arboleda, 2009, p. 116)

Ce travail de mémoire s'inscrit dans une démarche ethnographique et théorique qui utilise les méthodes qualitatives de l'entretien semi-directif et l'observation non participante. Avec les entretiens, je peux découvrir quelques éléments qui sont indispensables dans le processus de migration des réfugiés politiques colombiens à partir de questions spécifiques. Cette partie méthodologique sera développée dans un premier temps avec la présentation de la construction de mon enquête de terrain. Dans un deuxième temps, je mettrai en évidence la justification du choix des outils que j'ai utilisés et je décrirai le profil des interlocuteurs. Ensuite, j'éclaircirai mon positionnement comme chercheuse à partir des interactions et finalement, je développerai les relations qui se sont créées avec mes interlocuteurs.

I La construction de l'enquête ethnographique

« Dans l'ethnographie, l'ethnographe est alors la première altérité, il participe à la vie quotidienne, il regarde ce qui s'y passe, il entend ce qui s'y dit, il demande des choses, il écrit, il observe, il prend des notes, il analyse, il interprète. »
(Arboleda, 2009, p. 89)

La manière dont chaque chercheur se trouve face à son terrain dépend des caractéristiques de chaque terrain et de ses difficultés propres. Travailler avec des réfugiés politiques colombiens dans leurs logiques de migrations est un double défi. D'abord, parce que ce sont des sujets invisibles dans la société en raison des peurs et craintes qu'ils ont ; ensuite, parce qu'ils ont vécu une réalité très dure et extrêmement sensible qui, dans la plupart des cas, est très difficile à partager. Pour ces deux raisons, outre les difficultés inhérentes à la recherche, je me suis retrouvée devant des obstacles additionnels.

A la fin 2013, alors que je discutais avec un ami colombien de mon sujet de mémoire, celui-ci m'a dit qu'il connaissait un exilé colombien. J'ai fait sa connaissance et le fait d'être moi-même Colombienne, de comprendre le contexte historique d'où il venait et de parler la même langue, sont des éléments qui m'ont donné accès à mon « objet d'étude ». Avec lui, j'ai pu avoir un contact positif, mais très lent parce qu'il n'a pas été facile de lui faire croire mon réel intérêt. Cependant, au fur et à mesure que le temps passait, j'ai pu participer à différents espaces de réunion, des repas et des discussions autour de la Colombie, discussions où j'étais là comme observatrice. Et finalement, après trois mois, il m'a donné un entretien au cours duquel il m'a fait part de son histoire de vie. C'était pour moi un entretien exploratoire¹⁷ parce qu'il m'a permis d'obtenir des éléments clés qui m'ont poussé à modifier quelque peu la structure de mes entretiens postérieurs. Si ma première approche a pris beaucoup de temps, je pense que c'est parce que les exilés sont – et on peut le comprendre – très méfiants car ils se considèrent constamment menacés. Ils se méfient de tout le monde parce que quiconque peut les trahir.

Comme c'était le seul exilé que je connaissais à cette époque, je lui ai demandé de m'en présenter d'autres. Il m'a seulement proposé d'aller à certaines réunions sans jamais me présenter d'autres Colombiens. A ces réunions, ils parlaient de différentes choses, mais aussi et bien sûr de l'exil. A ce moment, j'étais un peu inquiète parce que j'avais besoin de connaître un autre exilé, mais je ne pouvais pas simplement m'approcher de quelqu'un et demander s'il était exilé politique. C'est après avoir lu beaucoup de littérature de Claudio Bolzman et en lisant sa biographie que j'ai su que celui-ci habitait à Genève. Je lui ai écrit pour savoir s'il était disponible pour me conseiller sur certains aspects de mon mémoire. Heureusement, nous avons pu nous rencontrer à Lausanne le 24 septembre 2014. Il m'a parlé d'une personne colombienne qui travaillait à la *Mozaïk*¹⁸ avec des migrants et qui connaissait certainement des exilés colombiens.

¹⁷ C'est pour cette raison que, dans les considérations empiriques, cet entretien n'est pas très présent.

¹⁸ « *Mozaïk* est un espace social de l'association *Appartenances*. C'est un lieu de rencontres, de soutien et d'accueil pour les personnes migrantes. » (Amstutz, 2012, p. 9)

C'est ici que mon outil « boule de neige » fait son apparition, au moyen de réseaux formels. L'outil « boule de neige » est utilisé lorsqu'il est difficile de trouver des sujets d'études ou, comme dans mon cas, ils sont invisibles : « snowball sampling is often used to find and recruit "hidden populations", that is, groups not easily accessible to researchers through other sampling strategies » (Mack *et al.*, 2011, p. 5). Avec la méthode boule de neige, les participants ou les informateurs avec lesquels j'ai pu établir des contacts utilisent leurs réseaux pour m'informer d'autres personnes qui pourraient m'aider. Tout a commencé avec Bolzman et la personne de la *Mozaïk* dont il m'avait parlé. J'ai écrit à cette personne pour lui demander de la rencontrer et de lui parler de mes intérêts. Cette personne, qui était un homme, m'a donné rendez-vous le 30 septembre 2014. Ce jour-là, je lui ai expliqué en quoi consistait mon mémoire et le besoin que j'avais de connaître des exilés. Il m'a demandé de lui envoyer mon propos d'étude par écrit. Après cet envoi, nous nous sommes rencontrés une seconde fois et il était cette fois moins méfiant à mon égard. Il m'a dit qu'il était lui-même réfugié et il m'a invité à un espace à Genève où différents réfugiés allaient se rendre.

L'idée de cet espace était de discuter sur la situation de la Colombie, et il m'a proposé d'y aller pour partager cette expérience mais aussi pour faire la connaissance d'autres réfugiés. Ainsi, les 14 et 15 novembre 2014, à Genève, j'ai rencontré, grâce à cette personne, deux réfugiés colombiens. Nous avons échangé nos numéros de téléphone pour nous recontacter et ainsi fixer l'entretien. Je leur ai expliqué que mon but était de pouvoir parler d'une réalité existante depuis plusieurs années dans mon pays mais qui restait invisible et sur laquelle personne n'écrivait. J'ai insisté sur le fait que mon idée était de leur donner la parole pour construire un récit autour de leurs histoires.

Je pense que le fait d'avoir participé à cette activité comme simple observatrice m'a permis de connaître des personnes qui m'ont aidé à construire ma recherche et qui m'ont également présenté d'autres personnes avec lesquels j'ai utilisé la méthode boule de neige jusqu'à obtenir un numéro significatif pour ma recherche. Certaines personnes n'ont pas voulu établir de rendez-vous avec moi, j'ai donc dû faire plusieurs tentatives pour parvenir à mon but. Avec certaines personnes, j'avais eu un contact personnel antérieur comme celui à Genève ou au bureau de la *Mozaïk*, mais avec

d'autres je n'avais eu aucun contact physique avant le rendez-vous. Les personnes qui m'ont dirigé vers les autres exilés avaient d'abord parlé avec eux et je les ai ensuite appelés en leur expliquant mes intérêts. Cela n'a pas été facile parce que quiconque peut dire ce qu'il veut par téléphone ; ils m'ont toutefois fait confiance et j'ai pu avoir mes entretiens. Pendant les entretiens, j'ai senti qu'ils me faisaient confiance et qu'il y avait une transparence dans chaque histoire. Ainsi, si mon expérience a été un grand défi, ce fut un très bon défi.

II Le choix des outils ethnographiques : entretien semi-structuré et observation non participante

J'ai opté pour des entretiens semi-structurés parce que c'est un outil qui permet d'avoir une conversation spontanée mais guidée avec lequel je pouvais trouver les éléments nécessaires pour répondre à ma problématique. Concernant mes questions fixes, les interlocuteurs ont pu parler spontanément en face à face sans que j'aie eu beaucoup à intervenir ; j'ai posé d'autres questions pour diriger la conversation si celle-ci s'éloignait un peu de mon objectif. Ainsi, l'entretien semi-structuré permet, à partir de questions données, d'obtenir des réponses, d'avoir une interaction entre enquêteur et enquêté et un regard objectif et subjectif.

Les entretiens ont été réalisés à Genève, à Lausanne et à Bienne, dans des endroits que les enquêtés avaient choisis pour des raisons de commodité. Ils ont tous été enregistrés. Les personnes interviewées cherchaient toujours des atmosphères de confort pour être dans un espace de confiance et de tranquillité. Pour des raisons évidentes, les entretiens se sont déroulés en espagnol. L'espagnol étant ma langue maternelle, il m'était plus facile de mieux ressentir l'autre et d'avoir une meilleure proximité avec eux. « La résonance serait une façon de ressentir les émotions de l'autre, afin de permettre une réelle compréhension » (Marcus et Oakley, 2007). Les endroits choisis ont permis de faire ressortir les émotions. A partir de chaque entretien, j'ai pu identifier des perceptions individuelles et comment les exilés donnent un sens à leur trajectoire en tant que migrants forcés.

Comme le dit Gold, l'observation non participante, méthode que j'ai utilisée, permet plus d'observation que tout « autre type d'implication par participation » (2003, p. 346). Pendant mes observations, je n'étais pas active. A toutes les activités auxquelles j'ai été invitée, je n'ai fait qu'observer, car il s'agissait toujours d'activités politiques ou militantes dans lesquelles les réfugiés politiques sont toujours immergés. Grâce à mon ignorance politique, mais aussi à mon désintérêt pour la politique, j'ai assisté à ces activités dans le simple but de connaître une réalité inconnue et aussi comme tactique d'approche de mon « objet d'étude ». Pendant ces différentes rencontres, j'observais les comportements des Colombiens et les points forts des discussions. J'ai alors commencé à écrire mes expériences et les points intéressants après ces rencontres.

J'ai eu une réunion comme celles que j'avais eues avec Mario. On s'est retrouvés au centre de Lausanne et il était avec deux amis sud-américains, un Chilien et un Argentin. C'était un rencontre où j'ai les ai écouté parler mais où je n'ai pas dit un mot. Ils ont parlé de différentes choses toutes liées à la situation politique d'Amérique Latine mais aussi, inévitablement, à l'exil, leur propre réalité. Avec son air tranquille qui le caractérise, Mario parle de certains points avec lesquels il n'est pas d'accord, comme par exemple le fait que le gouvernement colombien veut être présent dans certains activités des exilés. Selon lui, leurs voix pourraient être perturbées, chose que je ne savais pas. Il parle aussi avec une certaine désillusion de l'invisibilité que produit l'exil. Je ne prends pas la parole parce que je ne connais pas beaucoup la réalité, je me sens complètement ignorante, mais Mario m'explique cette réalité et me raconte ce qu'il se passe dans sa situation.

(Notes de terrain du 27 mai 2014)

C'est à partir de mon observation non participante que j'ai pu me rapprocher de la réalité que les exilés vivent actuellement, mais sans aucune implication ni

modification de ma part. Ce sont mes notes qui m'ont permis d'avoir des souvenirs très précis de chaque rencontre, ainsi que ma perception et les sentiments qui s'y sont exprimés.

III Profil des interlocuteurs

Je considère comme important d'écrire quelques lignes sur le profil des interlocuteurs rencontrés pour pouvoir donner au lecteur une idée des personnes avec qui j'ai travaillé. Il s'agit de sept hommes colombiens nés dans différentes villes de Colombie. Pour des raisons de confidentialité, je ne donnerai ni leur véritable prénom ni le nom de leur ville natale. J'ai décidé de les nommer d'après des poètes sud-américains parce que j'ai admiré la capacité de chacun de voir le bon côté de la vie au milieu d'histoires peu simples.

<i>Prénom</i>	<i>Dernière activité avant de quitter la Colombie</i>	<i>Date d'arrivée en Suisse</i>	<i>Lieu de vie en Suisse</i>
Mario	Étudiant à l'université de sociologie	1997	Lausanne
Gonzalo	Étudiant à l'université d'architecture	1991	Lausanne
Pablo	Professeur universitaire et chercheur en droits humains	2001	Lausanne
Luis	Chercheur en droits humains	2003	Genève
Eduardo	Avocat pénal de famille	2011	Genève
Francisco	Juge pénal militaire	2010	Genève
Guillermo	Economiste	1997	Bienne

Comme nous pouvons le constater, il s'agit d'hommes qui exerçaient des activités reconnues et dont le niveau intellectuel est élevé. Le hasard a fait que six d'entre eux sont venus avec leur famille (famille avec enfants dans 5 cas et une famille avec juste une épouse). Le septième homme a dû attendre son épouse pendant quelques mois. Ce

sont des personnes qui ont quitté la Colombie à des années différentes, ce qui montre bien l'éternelle guerre dans laquelle le pays est plongé.

IV Le terrain comme lieu de production et mon positionnement comme chercheuse

« L'expérience la plus importante que j'ai des autres s'est produite dans les situations de "face à face", car c'est le prototype de l'interaction sociale, duquel découle tous les autres cas. Dans les situations de "face à face", l'autre est complètement réel. Cette réalité fait partie de la réalité totale de la vie quotidienne et, en tant que telle, elle est massive et impérieuse. »

(Berger et Luckmann, 1999, cités par Arboleda, 2009, p. 92)

Mon partage dans les espaces de Genève et à la *Mozaïk* ou avec Mario m'ont permis de m'approcher des exilés et de cette façon « we came to share a common history and set of experiences on which we could build our relationships » (Abu-Lughod, 1988, p. 149). Ces relations se construisent avec le temps, elles ne sont pas immédiates. Il faut de la patience pour obtenir la confiance des autres.

Ma relation avec les exilés s'est bâtie très lentement, même si mon positionnement dès le début a été celui d'une *insider*, qui fait partie de la même culture et qui n'est pas vue comme une étrangère (Abu-Lughod, 1988). De cette manière, j'ai commencé à créer un territoire autour de mon objet d'étude propre de la recherche ; « faire du terrain, c'est y séjourner, mais c'est aussi *le faire*, le fabriquer ; c'est créer un territoire à sa propre investigation, un objet, une unité d'observation » (De la Soudière, 1988, p. 3).

De cette manière, mon terrain n'est pas un lieu physique, car il implique un mouvement constant dans des différents espaces géographiques. Comme le dit Oakley, « le terrain n'est pas uniquement un lieu physique car il mobilise le chercheur, surtout en ce qui concerne les recherches effectuées dans son propre cadre de références » (Marcus et Oakley, 2007, p. 360). Une fois mes intérêts clairement déterminés, j'ai pu arranger un entretien ponctuel par rapport à mon sujet précis avec chacune des

personnes qui avaient décidé de collaborer avec moi dans la construction de mon terrain.

Fixer la date du premier entretien s'est passé comme une négociation, mais chaque personne a accepté de s'ouvrir à moi et de me raconter quelques moments très touchants de sa vie. L'entretien a été réalisé dans un espace choisi par chaque interlocuteur où il s'est senti « *inspiré* ». Bien que j'avais préparé des questions, l'entretien s'est déroulé comme une conversation ordinaire, sans avoir l'impression d'avoir un formulaire à remplir, sans stress dans la démarche à suivre ni par rapport au temps. « Le but de la démarche qualitative est de rapprocher l'entretien d'une conversation ordinaire, d'éloigner l'entretien du questionnaire artificiel » (Olivier de Sardan, 1995, p. 27). Comme dans toute conversation, des questions surgissaient spontanément. Par hasard, ces questions nous ont souvent amené à des silences.

La communication a eu des moments difficiles, remplis de souvenirs qui les a souvent empêché de s'exprimer de la meilleure façon, tant à cause de la tristesse, de la nostalgie que de la joie. « Le terrain nous rappelle d'abord de façon exemplaire la difficulté de toute communication et de tout essai de compréhension de l'autre » (De la Soudière, 1988, p. 7). En effet, à un moment où le silence est devenu larmes, ma compréhension a été très subjective.

Cette difficulté de compréhension m'a permis de me mettre à la place des interlocuteurs et d'essayer de comprendre leur douleur et de ressentir des émotions avec chacun, comme le propose Gallenga (2008). Cette empathie avec chaque personne, je l'ai ressentie à tout moment, pas seulement dans les moments de tristesse mais aussi dans les moments de joie. Cela a été vrai tout au long de chaque entretien. J'imagine que mon positionnement face à la réalité sociale des exilés est aussi vivante dans ma tête que dans la leur : « percevoir le cadre de référence interne d'une personne avec précision et avec ses composantes et significations émotionnelles de façon à les ressentir comme si l'on était cette personne, mais cependant sans jamais oublier le "comme si" » (Rogers, 1968 en Gallenga, 2008, p. 3) Cette résonance permet une réelle compréhension de l'autre, comme le dit Wikan (1992), et un

meilleur rapprochement de sa propre réalité. Pour cette raison, mon terrain a été le lieu de production et d'interprétation (Olivier de Sardan, 1995) où j'ai pu analyser chacun des discours des enquêtés.

V La relation entre anthropologue et interviewé

Tout au long de ma recherche, j'ai essayé d'avoir une relation horizontale avec les personnes interviewées. Je ne voulais pas établir de position hiérarchique ni de relation de pouvoir avec elles. En revanche, j'ai cherché à établir une dynamique parallèle sans étudier *l'autre* comme s'il était différent et étranger, mais plutôt en tant qu'acteur social comme moi mais avec une situation de vie particulière. Ces personnes « sont perçues comme des acteurs à part entière, disposant de leurs propres ressources, objectifs et stratégies » (Wicker, 2002, p. 249). Ainsi, je peux montrer le caractère réflexif de la recherche sociale, puisqu'il s'agit « de reconnaître que nous sommes partie du monde social que nous étudions » (Arboleda, 2011, p. 90). Pour cette raison, je ne pose pas de questions dans le seul but d'avoir des réponses ; mon intérêt est de comprendre et connaître une réalité dont je fais partie, dans un contexte de violence, mais que je ne connaissais pas. « La connaissance profonde d'une réalité permet de transformer la vision et, chaque fois que cela est souhaité, de contribuer à changer cette réalité » (Ávila, 2014). Par rapport à ce qui vient d'être dit, je sais que je ne pourrai pas changer mon pays, celui où j'habite, mais peut-être pourrais-je contribuer à faire connaître ce qu'il s'y passe et ainsi aider un peu à changer notre réalité.

En tenant le même discours que mes interviewés – celui d'essayer de changer notre pays pour un pays meilleur –, j'ai pu établir des relations de proximité et de confiance. Ces relations ont été un processus très lent à construire, mais elles sont devenues très fortes et elles m'ont permis d'être le témoin d'expériences de vie dures et difficiles à raconter.

J'ai eu ma deuxième rencontre avec Pablo. C'est un processus lent. Il doit commencer à me faire confiance et bien que je pense qu'il commence à me faire confiance, ce n'est pas facile, mais j'aurai la patience. Il ne parle pas beaucoup de sa propre expérience mais des éléments et des actions que les autres Colombiens construisent pour être écoutés dans le processus de paix en Colombie. [...] C'est une personne très gentille et il m'invite à participer aux activités de la Mozaïk parce qu'il connaît mes intérêts et la manière dont j'aimerais travailler. Je sens que petit à petit, il commence à partager son histoire et je suis très contente parce qu'il est d'accord de me faire part de sa vie, de son histoire, de ses douleurs, mais je sais que ce sera petit à petit.

(Notes de terrain du 4 novembre 2014)

Cet extrait montre le début du processus relationnel avec un de mes interviewés. Au fur et à mesure, le contact et la proximité croissaient, non seulement avec Pablo mais aussi avec les autres. Ils commençaient à partager leurs vies avec quelqu'un qui était disponible pour les écouter, sans les juger. Dans la plupart des cas, ils étaient très contents que quelqu'un accorde de son temps pour les entendre. Ils m'ont également remercié d'avoir été là et d'avoir partagé un espace de confiance avec eux. De cette manière, la relation comme anthropologue, mais aussi et bien sûr comme être humain, avec mes interlocuteurs a été cordiale, respectueuse et agréable. Une relation gratifiante tant pour eux que pour moi.

Considérations empiriques

« L'analyse de l'information est un processus cyclique de sélection, de catégorisation, de comparaison, de validation et d'interprétation qui est toujours dans les phases de la recherche et qui nous permet d'avoir une meilleure compréhension d'un phénomène d'intérêt singulier. »
(Sandín, 2003, cité par Simão, 2010)

J'ai analysé l'information à partir de chaque entretien. Le travail de transcription, de lecture et relecture a fait ressortir des éléments de chacun d'eux. « Ce sont les notes d'entretien et les transcriptions d'entretiens qui constituent la plus grosse part des corpus de données de l'anthropologue » (Olivier de Sardan, 1995, p. 39). De cette manière, chaque entretien a été transcrit, mais pour pouvoir avoir une meilleure compréhension et un texte intégral, j'ai éliminé les mots qui se répétaient ou les exclamations qui interrompaient les discours. (Arboleda, 2009)

Les éléments que j'ai pu obtenir sont apparus au moment où j'ai commencé à codifier l'information obtenue. « La codification est le cœur et l'âme de l'analyse des textes complets » (Ryan et Bernard, 2003 cités par Fernández, 2006, p. 4). Dans la codification, et comme le suggère Lisette Fernández, j'ai groupé l'information en catégories qui ont permis de concentrer les idées, les concepts ou les thèmes soulevés par ma problématique et qui étaient, selon moi, similaires.

De cette façon, j'ai associé à chaque catégorie une couleur différente de manière à visualiser rapidement les sujets dans chaque entretien. Ensuite, j'ai fait une liste de ces catégories pour pouvoir les organiser systématiquement dans tous les entretiens. Finalement, après avoir obtenu différentes catégories, j'ai commencé à intégrer l'information à partir des catégories qui avaient des éléments similaires et des relations entre elles. De ce fait, j'ai réussi à avoir mes résultats en quatre grands points qui seront exposés ci- dessous.

S'il est vrai que j'ai obtenu les mêmes catégories dans tous mes entretiens, cela ne met pas en doute le fait que chaque expérience est unique et qu'elle est vécue de manière

différente pour chaque interviewé. Pour cette raison, mon intention n'est pas de généraliser mais plutôt de montrer les relations existantes entre les différents discours.

I L'intégration n'a pas d'instruction

Comme je l'ai évoqué dans mon cadre théorique, le processus d'intégration implique une participation individuelle active dans la société suisse dans les aspects économiques, politiques et sociaux (Bolzman, 1996). La manière dont chaque interlocuteur conçoit son intégration est différente. Pour la plupart, c'est un processus individuel et personnel, c'est-à-dire relatif comme le suggèrent bien Guillermo et Luis. Pour d'autres, c'est la société qui influe sur les individus et dès lors sur la manière dont les sujets s'intègrent. En général, se sentir intégré signifie qu'il existe une série d'aspects, comme les codes et les normes, qu'il faut comprendre et auxquels il faut se soumettre.

L'intégration revêt une définition différente pour chaque interlocuteur, leur définition de l'intégration change en fonction de ce que chacun considère comme des éléments faisant partie de l'intégration dans la Confédération ; c'est ce que l'on peut constater dans les propos tenus par Pablo et Guillermo.

L'intégration depuis le pays est vue comme la capacité d'être autonome financièrement, c'est-à-dire pouvoir travailler et produire de l'argent pour pouvoir payer ce que l'Etat nous a prêté quand nous sommes arrivés. Mais moi, je conçois l'intégration différemment.¹⁹-
Pablo

Dans la loi suisse, il n'existe pas de définition pour le concept de l'intégration, mais il y a des éléments qui constituent les paramètres de l'intégration. Un des éléments est parler la langue, connaître le

¹⁹ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

fonctionnement de la société, respecter ses institutions et dans la mesure du possible, avoir un travail.²⁰- Guillermo.

S'il existe des paramètres définis pour la société suisse quant au processus d'intégration, ceux-ci ne sont pas très clairs pour les interlocuteurs. Les extraits précédents montrent que pour Pablo, l'intégration en Suisse se conçoit d'une manière spécifique et différente de la conception de Guillermo et Luis (ce dernier étant du même avis que Guillermo). Ce qui précède peut indiquer que l'intégration dans la nation suisse diffère et fait parfois allusion à un aspect plutôt qu'à un autre. Cependant, dans ce chapitre, ce qui nous intéresse, ce n'est pas de comprendre comment l'intégration est vue depuis la Suisse mais de savoir comment les interlocuteurs, qui sont les personnes qui ont vécu un tel processus, la comprennent et la vivent.

L'intégration est individuelle

Le processus d'intégration dans la société d'accueil change selon l'âge qu'avaient les réfugiés à leur arrivée. Le hasard a fait que les interviewés sont tous arrivés à un âge plus ou moins similaire. Cependant, ce processus est très subjectif et n'a pas une durée déterminée ni un temps défini. Pour certains, l'intégration s'est faite très rapidement, mais pour d'autres, elle prend beaucoup de temps, voire n'est pas encore terminée dans quelques cas. Il n'est pas important d'avoir une estimation du temps que peut prendre l'intégration ; ce qui importe, c'est la volonté et la conscience qu'un autre contexte est vécu. Au moment où les réfugiés acceptent de faire partie d'une nouvelle société sans savoir jusqu'à quand, le processus d'intégration peut être plus tolérable que si cette réalité est niée.

L'intégration dépend de chaque personne, la reconversion de la vie dans une nouvelle situation dépend de chaque personne. La personne doit croire en elle-même, elle doit être capable de se surpasser [...]
C'est nous qui avons commencé à chercher comment faire les choses, à

²⁰ Entretien réalisé le 25 février 2015, Bienne.

rompre les barrières et les codes et on a décidé de faire les choses [...] Je pense que je suis complètement intégré, ce qui se passe, c'est que chaque histoire de vie est différente, peut-être que pour moi cela a été plus court, mais que pour quelqu'un d'autre cela peut prendre 10 ou 15 ans... Je me sens complètement intégré, totalement intégré. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de doute que ça ne soit pas réel, surtout que j'ai accepté ma réalité, quand on ne peut pas retourner dans son pays, on doit d'autant plus s'intégrer.²¹- Francisco

D'une certaine manière, pour Francisco, le fait de ne pas pouvoir retourner chez lui l'oblige à trouver une façon de s'intégrer dans la société suisse. C'est aussi le cas d'Eduardo qui affirme qu'il doit trouver la manière de respecter une série de protocoles et de paramètres pour pouvoir être intégré. Ainsi, pour eux, le processus d'intégration implique une sorte d'exigences personnelles et individuelles.

Pour Pablo, l'intégration est vue comme une manière de renforcer ce qu'il est. A la différence des autres, pour lui, ce n'est pas quelque chose qui implique des exigences c'est, au contraire, la possibilité de s'ouvrir volontairement au monde.

Je prends l'intégration comme la capacité de réaffirmer ma culture et d'apprendre de cette culture et de ne pas oublier mon passé, de le réaffirmer et de vivre ma culture. Ce n'est pas seulement le fait de vivre ici en Suisse, mais la possibilité d'avoir un monde beaucoup plus large.

On ne termine jamais de s'intégrer. Je parle plutôt, comme Métraux le disait, de la double intégration, de pouvoir être ici et là-bas. Et pouvoir transformer le « je ne suis de nulle part, je ne suis ni d'ici ni de là-bas » et le transformer en « nous sommes d'ici et de là-bas ». Je me sens d'ici et de là-bas et je me sens citoyen du monde.²²- Pablo.

Quand l'intégration dépend de chaque personne, celle-ci peut se manifester de différentes manières sans signifier qu'il existe un manuel expliquant comment il faut

²¹ Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

²² Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

s'intégrer et combien de temps cela prendra. Ainsi, l'intégration se fait à un rythme singulier et particulier, voire individuel.

L'intégration dépend aussi de la société d'accueil

Pour Francisco et Guillermo, si l'intégration dépend parfois de la personne, la société d'accueil joue un rôle très important dans son processus. C'est la société qui parfois donne les éléments et les possibilités pour qu'une personne s'intègre.

Pour moi, dans l'intégration, tant la personne que la société dans laquelle on se trouve jouent un rôle. Mais elle dépend beaucoup de la société d'accueil et je pense qu'elle pourrait dépendre plutôt de la société d'accueil dans la mesure où celle-ci devrait donner les éléments qui donnent la possibilité d'étudier, je veux dire étudier la langue, donner les éléments, si le contexte le permet, pour avoir un travail [...]

Les sociétés construisent les images des éléments qui les composent et ces sociétés d'aujourd'hui ont tendance à construire une image négative de la personne étrangère, ce qui complique forcément son intégration. Alors, dans ce sens, l'intégration dépend de plusieurs facteurs.²³- Guillermo

Ainsi, comme le dit Portes, le processus d'intégration est soumis à des éléments extérieurs aux capacités individuelles qui ont un impact sur la manière dont le processus est vécu. Dans l'extrait de Guillermo, ces éléments sont donnés pour la société d'accueil.

Respecter, accepter et connaître la nouvelle société

Pour les interlocuteurs, le fait de s'intégrer signifie qu'ils doivent comprendre comment la société fonctionne. Pour pouvoir le faire, il faut, selon eux, respecter et se soumettre aux codes et normes, voire aux lois, que la société impose.

²³ Entretien réalisé le 25 février 2015, Bienne.

On est face à une société qui a des règles, des normes, des obligations, des droits, et il faut respecter cela. Alors, aujourd'hui pour moi c'est normal de payer des impôts, pour moi toute une série de choses sont normales parce qu'elles font partie de la culture... Alors il s'agit de se plonger dans la culture, d'entrer dans cette culture et de se développer dans cette culture. Je crois que c'est ce que nous avons obtenu à ce jour.²⁴- Francisco

Une fois que tout est bien réalisé et compris, faire partie de cette nouvelle société devient le but principal pour se sentir intégré.

L'intégration, c'est faire partie de la société dans laquelle on doit vivre. Par exemple ici dans la communauté suisse... Respecter ses lois, même si on n'est pas d'accord avec elles, vivre avec d'autres cultures est le plus difficile. On doit respecter la culture comme elle est, même si elle est différente, on doit la respecter parce qu'on est ici en tant qu'invités et si quelqu'un nous invite chez lui on ne fait pas ce qu'on veut mais ce qu'il faut faire et cela fait partie de l'intégration. Je fais partie de l'intégration telle qu'elle est, je peux dire que j'accepte les lois et les normes telles qu'elles sont.²⁵- Eduardo

Ainsi, comme Francisco et Eduardo le suggèrent, respecter, accepter et connaître la nouvelle société sont des aspects très importants du processus d'intégration. Il est indispensable de savoir comment la société suisse fonctionne en termes législatifs et culturels. Une fois tout cela compris, il faut se soumettre à tout ce qu'elle demande et savoir le faire permet aux réfugiés de bien s'y intégrer.

Dans les chapitres qui suivent, je montrerai d'autres éléments qui sont également ressortis tout au long des entretiens sur le processus d'intégration. Ces éléments m'ont aidé à répondre à ma question de recherche qui était de connaître les aspects qui ont facilité le processus d'intégration dans la société suisse romande de 7 exilés politiques colombiens.

²⁴ Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

²⁵ Entretien réalisé le 10 février 2015, Genève.

II L'expérience de naître à nouveau dans un environnement inconnu

L'expérience de l'exil met en évidence différents aspects auxquels les exilés sont exposés à leur arrivée dans la nouvelle société. Ils sont venus sans avoir été préparés et comme l'indique Bolzman, sans avoir choisi la Suisse comme terre d'accueil. Ils ont dû repartir de zéro et sont donc nés adultes dans une société inconnue.

C'était comme réapprendre à marcher, on ne savait pas marcher dans la neige, on ne savait pas s'habiller, on ne savait pas parler, c'était comme repartir de zéro et à notre âge ce n'était pas facile.²⁶ – Pablo

Dans ce chapitre, l'idée est de décrire les situations vécues par les exilés à leur arrivée en Suisse romande. Apprendre la langue, chercher une formation et trouver un travail sont des éléments que les exilés doivent réapprendre à faire pour se sentir partie du nouveau monde et pour pouvoir comprendre le fonctionnement de la société. La plupart de mes interviewés sont arrivés entre 35 et 45 ans, un âge où ils avaient déjà une carrière professionnelle et où ils avaient déjà travaillé. Seuls Gonzalo et Mario sont venus très jeunes et n'avaient pas encore travaillé en Colombie, ils étaient en train de finir leur bachelor. De ce fait, la plupart des interviewés ont dû recommencer de nouvelles activités et les expérimenter dans autre époque et dans d'autres conditions. La vie leur a exigé de « naître à nouveau ».

Le défi d'apprendre une autre langue

Les exilés perdent la parole, comme le dit Bolzman, car ils arrivent à un endroit – dans ce cas particulier en Suisse romande – où ils ne savent pas s'exprimer en raison de la langue qui n'est pas la leur. La nécessité de pouvoir communiquer et aussi de comprendre comment la société fonctionne, d'avoir une place dans la société, fait que les réfugiés sont obligés d'apprendre la langue. Pour cette raison, les cours de français constituent un des éléments donnés dans les centres de réfugiés dès leur arrivée. Ces

²⁶ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

cours sont dispensés par différentes institutions qui font partie du programme aux réfugiés.

Les cours sont offerts mais c'est la volonté et le désir de chaque réfugié de profiter de cette opportunité et de continuer leur parcours avec les différents cours qui existent. Il existe ainsi une porte ouverte, mais chacun doit chercher et rechercher où il peut trouver d'autres moyens pour apprendre. Cela parce que les cours qui sont donnés dans les centres de réfugiés n'enseignent parfois que les bases du français.

Ils nous ont donné des cours de français grâce auxquels on peut se débrouiller et on a bien profité, au maximum, de ce qu'ils nous disaient. Les cours sont donnés par l'Hospice Général [...] C'est une entité qui est règlementée je crois par l'Etat et qui donne des aides aux réfugiés, tant psychologiques que tant sociales, et dans ce sens ils nous ont donné des cours de français.²⁷- Eduardo

Apprendre la langue devient alors une volonté personnelle et chaque personne lui donne une importance particulière. Par exemple, l'importance que Pablo et Francisco ont vu dans l'apprentissage du français les a fait se plonger corps et âme dans la langue, avec beaucoup de discipline, pour pouvoir se l'approprier au plus vite.

Et c'était un atout d'une certaine manière parce qu'on n'était pas dans un milieu hispanophone, alors cela a exigé de nous de parler le français plus vite et notre discipline nous a facilité ça.²⁸- Pablo

Pour apprendre le français, on a été au cours sans arrêt pendant 18 mois, dans une institution qui est tout près d'ici [...] on a eu la chance d'être du début à la fin, pendant 18 mois, plongés dans la langue.²⁹- Francisco

Même si on souhaite apprendre la langue, cette volonté peut changer lorsqu'il y a un double effort à fournir. Tout d'abord, un premier effort est fourni lorsqu'on ne

²⁷ Entretien réalisé le 10 février 2015, Genève.

²⁸ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

²⁹ Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

souhaite pas nécessairement apprendre la langue mais que cela est indispensable pour pouvoir faire partie de la société. Le désir de vouloir parler une langue n'est pas évident dans un contexte où on est obligé de l'apprendre pour pouvoir s'exprimer.

Apprendre une langue est facile quand on veut l'apprendre parce qu'on le veut, parce qu'on a besoin d'avancer dans la vie, et non pas quand il faut parce que sinon on se sent comme je me suis senti, ignorant. Si on ne comprend pas la langue du pays dans lequel on vit et si on ne fait pas le minimum d'effort pour l'apprendre là où on vit, ça c'est très mauvais.³⁰- Eduardo

Ensuite, un deuxième effort est nécessaire lorsque les personnes qui doivent apprendre la langue sont des adultes. Le fait d'avoir un âge avancé complique l'apprentissage du français. Il implique un effort plus grand parce que les capacités ne sont pas les mêmes que quand une personne est jeune. Les interviewés ont vécu toute leur vie en Colombie et ils ont toujours parlé espagnol, le français n'a jamais fait partie de leurs vies et ils n'ont que le registre d'une langue spécifique, de leur langue maternelle.

Et nous avons des problèmes pour parler parce qu'on est adultes, comprendre tout en français c'est une limitation mais on se fait comprendre.³¹- Luis

Néanmoins les différents efforts qu'implique l'apprentissage du français, l'importance de se faire comprendre sans parler parfaitement sont des éléments très importants pour Luis, Eduardo et Guillermo. Malgré leur accent, ils prétendent que ce qui importe c'est que les autres comprennent ce qu'ils disent et c'est pouvoir se débrouiller dans une société qu'avant ils ne comprenaient pas. De cette manière, apprendre le français permet aux exilés de pouvoir s'intégrer plus facilement dans la société parce qu'ils commencent à comprendre son fonctionnement.

³⁰ Entretien réalisé le 10 février 2015, Genève.

³¹ Entretien réalisé le 6 février 2015, Genève.

Mettre de côté leur parcours académique

La plupart des interviewés ont fait des études en Colombie. Gonzalo avait commencé l'architecture et Mario, la sociologie, mais ils n'ont pas pu les achever en raison de leur exil. Eduardo et Francisco ont étudié le droit et Guillermo l'économie. A la différence des autres, ils ont pu terminer leurs études avant de partir. Mais une fois arrivés en Suisse, leurs études n'ont plus compté ni les préférences d'un travail ou un autre. Tous ont du recommencer des études pour pouvoir trouver un travail à l'avenir parce que leurs professions n'ont pas été reconnues en Suisse. Les interviewés sont repartis de zéro dans leurs formations comme s'ils venaient de finir l'école.

On a entrepris des études dans le social comme si nous sortions de l'école et ma femme aussi, mais elle vient de commencer cette année et moi, je suis en deuxième année. Etudier ici suppose un effort additionnel parce qu'on est avec des jeunes.³²- Francisco

Recommencer à étudier n'est pas facile surtout à un certain âge et dans un sujet qui est complètement différent de ce que les réfugiés avaient fait en Colombie. Cependant, la nécessité de travailler implique qu'ils fassent des formations dans des domaines qui se rapprochent le plus de leurs intérêts. Eduardo, par exemple, suit une formation qui lui permettra de faire un travail qu'il aime.

J'ai déjà fait deux formations qui sont un peu obligatoires pour pouvoir faire ce que j'aime, pour être concierge d'immeubles... maintenant je suis en train d'attendre pour pouvoir faire la dernière formation qui concerne directement les immeubles.³³- Eduardo

Le fait de pouvoir trouver une formation qui leur plaît permet aux réfugiés de faire les choses bien malgré qu'ils doivent les refaire. Cela leur permet aussi de trouver une place dans la société.

³² Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

³³ Entretien réalisé le 10 février 2015, Genève.

J'ai commencé un cours professionnel à l'université, j'ai fait mon certificat pour donner des cours et avec ça j'ai senti que j'avais une place ici, et alors j'ai senti que mon véritable moi commençait à ressortir.³⁴- Gonzalo

Recommencer à étudier n'est pas le désir ni l'idéal des personnes qui ont déjà fait des études et qui ont des professions spécifiques. Cependant, quand on est obligé de le faire pour pouvoir travailler, la volonté change. Faire une formation devient un des objectifs principaux pour avoir de bonnes aspirations pour l'avenir et aussi un travail qui leur permettra de vivre bien.

Les sacrifices et les opportunités dans le monde du travail

Les réfugiés qui sont en Suisse ont dû chercher différents types de travaux qui n'avaient aucun rapport avec ce qu'ils avaient fait en Colombie. Par exemple, Pablo était chargé de cours à l'université et chercheur en droits humains ; Luis était chercheur en droits humains ; Eduardo et Francisco ont travaillé dans le pénal et Guillermo travaillait dans le secteur économique. Toutes leurs connaissances ont été mises de côté pour commencer à faire des travaux mécaniques qui ne demandent pas d'études comme c'est le cas du nettoyage. Eduardo, Francisco et Guillermo ont dû travailler dans ce domaine.

J'ai travaillé dans une école pendant deux mois comme responsable du nettoyage, après ils m'ont envoyé dans un hôtel où je suis resté trois mois sans être payé et je faisais les lits, je devais changer les draps sales et mettre des draps propres...³⁵- Eduardo

Alors je me vois dans la nécessité de travailler pour pouvoir vivre ici et j'ai plus au moins suivi le parcours de tous les migrants qui viennent

³⁴ Entretien réalisé le 28 janvier 2015, Lausanne.

³⁵ Entretien réalisé le 10 février 2015, Genève.

pour des raisons non politiques, c'est-à-dire qu'à une époque, j'ai travaillé dans le nettoyage.³⁶-Guillermo

Le fait de devoir faire ce genre de travaux n'est pas facile mais il encourage la recherche d'autres activités comme en témoigne Francisco.

En me regardant un jour faire le nettoyage et vivre du nettoyage de maisons ou du ramassage des poubelles [...] je ne veux pas dire que ces travaux soient déshonorants, j'ai de la reconnaissance pour les personnes qui doivent faire ça tout le temps et je les respecte, mais il me semblait que ce n'était pas juste pour nous après une histoire de vie et surtout une histoire professionnelle, familiale. Je me disais que ce n'était pas possible et je pensais que je pouvais donner beaucoup plus que nettoyer des sols.³⁷- Francisco

D'autres travaux que les réfugiés sont amenés à faire sont des travaux non qualifiés qui sont offerts dans la plupart des cas aux récents arrivés. En faisant ces travaux, les vocations et les capacités des personnes sont perdues et mises de côté.

J'ai des amis exilés à qui il a été demandé de renoncer, que c'était leur vie pour pouvoir trouver un emploi et comme ça ils ne dépendaient plus de l'assistance sociale, et les emplois qui sont offerts maintenant, plus qu'avant, sont des travaux non qualifiés qui n'ont rien à voir avec la vocation, les capacités, l'histoire des personnes.³⁸- Guillermo

Cependant, malgré ce qui vient d'être dit, pour des personnes comme Gonzalo, le fait de travailler comme ouvrier non qualifié lui a donné, par la suite, l'opportunité de trouver d'autres activités et d'arriver petit à petit à ce qu'il voulait faire. Il arrive parfois qu'effectuer de tels travaux, qui ne sont pas faciles, donne des outils pour trouver un travail qualifié.

Je suis une personne avec des idées et commencer à travailler dans l'emballage du café a été très dur, mais j'ai accepté le défi, et j'ai

³⁶ Entretien réalisé le 25 février 2015, Bienne.

³⁷ Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

³⁸ Entretien réalisé le 25 février 2015, Bienne.

commencé à travailler et j'ai travaillé un an chez Nestlé. Le fait d'être ouvrier était très dur, mais bon j'ai fait ce travail pendant un an et après une année, j'ai pu trouver mon travail suivant qui était qualifié.³⁹- Gonzalo

Ainsi, pour certains, trouver un travail dans ce qu'ils aiment n'est pas toujours évident et ils doivent commencer par des travaux peu ou non qualifiés. Mais après les avoir faits, ils peuvent trouver de meilleurs emplois qu'ils commencent à faire par plaisir et en relation avec ce qu'ils ont étudié en Suisse. C'est le cas de Francisco qui, après avoir nettoyé des sols et en se rendant compte qu'il avait une histoire professionnelle qui lui permettait de faire d'autres choses, il a commencé à travailler comme assistant social où il est autonome et prend ses propres décisions concernant son travail. C'est aussi le cas de Pablo et Guillermo qui ont vu qu'ils pouvaient faire d'autres choses qualifiées en relation à leurs capacités et professions. Les deux travaillent, comme Francisco, dans l'assistance sociale. Dans le cas de Gonzalo, après son travail non qualifié, il a trouvé d'autres emplois. Le plus représentatif pour lui a été le remplacement d'une personne qui travaillait avec des enfants maltraités.

J'avais une amie qui travaillait avec des enfants malades et violentés et, dans son travail, une femme qui travaillait avec elle est partie en congé maternité et ils cherchaient quelqu'un pour la remplacer pendant six mois et alors mon amie [...] a pensé à moi et elle a dit à son travail : j'ai un ami qui travaille très bien avec les enfants et alors je suis allé au bureau et j'ai parlé avec le chef et quand j'ai fini de parler il m'a demandé : voulez-vous travailler avec nous ? Et je lui ai dit : bien sûr et il m'a fait signer un contrat.⁴⁰- Gonzalo

Finalement, on trouve aussi des activités qui sont faites par pur plaisir et qui occupent le temps et requièrent l'énergie de personnes comme Gonzalo et Luis. Ces occupations viennent satisfaire des besoins personnels et ne sont pas des gagne-pain. Mais comme il faut également vivre, elles sont réalisées à côté des activités qui donnent un salaire. Dans le cas de Gonzalo, il a créé avec sa femme leur propre

³⁹ Entretien réalisé le 28 janvier 2015, Lausanne.

⁴⁰ *Idem.*

association où ils organisent des manifestations d'art, de danse, de peinture. Ils coopèrent aussi avec les migrants sans papiers qui leur demandent des informations et de l'aide. En ce qui concerne Luis, il travaille au festival de l'humeur qui se fait à Genève chaque année. Il est la personne en charge de l'événement, il envoie par internet les convocations et il prépare tout ce qui concerne le festival.

Ainsi, avec ces différentes occupations, les réfugiés sentent qu'ils occupent une place dans la société, ce qui facilite leur processus d'intégration. C'est le travail qui selon eux leur permet de réunir les conditions nécessaires pour être intégré dans la société suisse. Le travail est une des valeurs centrales de cette société comme l'indique Lalive d'Epinay (1990), cité par Bolzman *et al.* : « malgré les mutations intervenues dans la société suisse au cours du vingtième siècle, le travail représente toujours au sein de celle-ci une valeur centrale » (2003, p. 62). L'idéal est donc toujours de trouver un bon travail. Dans la condition de l'exilé, il faut faire beaucoup de sacrifices et commencer au bas de l'échelle avec de travaux qui ne sont pas bien rémunérés ou qui ne sont pas qualifiés, mais qui permettent de grimper les échelons jusqu'à trouver de meilleures opportunités.

III Les besoins satisfaits

D'après Abraham Maslow, l'être humain manifeste différents besoins (physiologiques, de sécurité, d'affiliation, d'estime et d'auto-réalisation) qui doivent être satisfaits selon un ordre spécifique pour pouvoir passer au besoin suivant. Il appelle cela *la hiérarchie des besoins* parce qu'il s'agit justement d'un schéma hiérarchique où chaque individu doit satisfaire un besoin pour pouvoir passer au suivant. Si l'être humain ne satisfait pas un besoin, le suivant pourrait ne pas exister « if all needs are unsatisfied, and the organism is then dominated by the physiological needs, all other needs may become simply nonexistent or be pushed into the background » (1987, p. 16). Maslow dit que l'on doit d'abord satisfaire les besoins physiologiques, puis ceux qui sont liés à la sécurité, ensuite les besoins

sociaux ou d'affiliation, les besoins d'estime et finalement, les besoins d'autoréalisation.

Dans le cadre de ma recherche, j'ai trouvé deux types de besoins ponctuels qui sont toujours présents chez les réfugiés et qui seront exposés ci-dessous. D'abord, les besoins sociaux ou d'affiliation et ensuite les besoins d'estime qui se caractérisent par l'estime de soi et par la reconnaissance des autres.

Les réseaux sociaux pour satisfaire le besoin d'affiliation

Les besoins d'affiliation sont ceux qui se rapportent aux relations interpersonnelles et aux réseaux sociaux dans la vie humaine. Les êtres humains sont par excellence des êtres sociaux qui cherchent des personnes, des associations ou des endroits auxquels ils peuvent appartenir. Le fait d'être dans un milieu social confortable et d'avoir la compagnie d'autres personnes permet d'avancer plus loin comme le dit Pablo.

Si on est seul, on peut avancer plus léger et on va plus vite, mais si on est accompagné, on peut avancer plus lentement, mais on va plus loin.⁴¹

Les réfugiés qui ont fait partie de cette recherche ne font pas exception à cela. Pour tous les interviewés, la famille nucléaire tout comme les relations avec d'autres personnes jouent un rôle très important. En ce qui concerne la famille, par hasard et heureusement, tous les interlocuteurs ont pu venir avec leurs familles. Cela leur a émotionnellement facilité tout le processus comme réfugiés et leur a donné de la force pour poursuivre leur combat, comme le démontrent bien les propos ci-dessous.

Je pense que si j'étais venu seul ça aurait été un peu plus compliqué bien-sûr. Deux personnes s'entraident, elles sont là l'une pour l'autre.⁴²- Francisco.

⁴¹ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

Sans mes enfants et ma femme, je ne sais pas ce que j'aurais fait parce que ce sont des choses désespérantes.⁴³- Luis.

Seul, je ne supporterais pas de vivre ici, seul, je ne sortrais pas, la pression mentale était impressionnante, seul je ne supporterais pas ce saut.⁴⁴ – Eduardo

Les relations avec les autres sont également importantes pour tous les interlocuteurs. Faire partie d'un groupe social et sentir que l'on appartient à ce groupe aide et facilite clairement l'intégration dans la société et ce, dans tous les aspects de la vie.

Le fait d'être obligé de partager avec plusieurs cultures et l'attitude d'être à l'écoute m'a facilement permis de me faire des amis du monde entier. C'était plus avec les autres Colombiens que je m'identifiais et avec qui on partageait la même condition de réfugié. Avec eux, on a pu appuyer le mouvement de solidarité entre les Suisses et les Colombiens et on a pu s'intégrer. J'ai partagé avec des gens d'ici et de là-bas et ça nous a permis de partager l'expérience de chacun durant le processus.⁴⁵- Pablo

C'est avec les autres personnes que les réfugiés commencent à savoir où il faut aller, avec qui ils doivent parler et ainsi à connaître le fonctionnement social.

L'assistant m'a offert un café et on a commencé à parler et je lui ai raconté mon histoire et il nous aide beaucoup parce qu'il nous explique comment il faut faire et je ne comprenais pas avant... Mais il nous explique bien les choses et on a commencé à comprendre comment est le système.⁴⁶- Gonzalo

Si, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, il est vrai que le contact avec les autres est très important, les espaces physiques sont aussi essentiels dans l'entourage des

⁴² Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

⁴³ Entretien réalisé le 6 février 2015, Genève.

⁴⁴ Entretien réalisé le 10 février 2015, Genève.

⁴⁵ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

⁴⁶ Entretien réalisé le 28 janvier 2015, Lausanne.

interlocuteurs. L'église évangélique, les syndicats et l'ancienne *Mozaïk* sont de clairs exemples de cette réalité.

Pour Pablo, Francisco et Leonardo, l'église évangélique occupe une place importante dans leur processus d'intégration en Suisse. L'importance est évidente parce que c'est une ressource qui donne du soutien et des informations utiles aux réfugiés tout en étant un lieu de congrégation où différentes personnes assistent. C'est donc un endroit où ils peuvent partager avec les autres membres et où ils reçoivent un appui émotionnel.

La vérité c'est que ma femme est chrétienne et ça nous a permis sans doute de nous intégrer à la société avec l'église... alors la même société, ce même groupe de personnes qui font partie de l'église nous ont aidés, nous ont donné la main, nous ont poussés pour que nous puissions avancer [...] Grâce à l'appui de cette population, de ce réseau de personnes, nous avons commencé à trouver des voies, à chercher des opportunités.⁴⁷ - Francisco

L'église permet alors de trouver des personnes qui donnent de la force pour continuer et elle favorise ainsi la construction de liens d'amitié et de confiance entre les personnes qui fréquentent cet endroit.

Cependant, l'église n'est pas l'unique endroit où ils peuvent trouver un soutien. Par exemple, Guillermo et Luis ont également trouvé un soutien dans les syndicats. Pour eux, faire partie de ce type d'endroit leur donnent aussi l'opportunité de connaître des personnes et de sentir qu'ils appartiennent à un espace. Les membres des syndicats offrent une aide et un soutien en donnant des informations pour pouvoir trouver un logement ou un travail.

Finalement, les endroits comme l'ancienne *Mozaïk* permet aussi un appui ; ça a été le cas pour Gonzalo. Pour ce dernier, connaître cet endroit lui a donné de la force et de la volonté pour chercher des opportunités. Cet endroit, lui a aussi permis d'avoir des réseaux sociaux avec des personnes qui ont vécu des situations similaires. Le partage

⁴⁷ Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

de leurs expériences a permis à Gonzalo de comprendre qu'il n'était pas le seul à avoir vécu une histoire très dure comme celle de l'exil.

Une amie m'a parlé de cet ancien Espace *Mozaiik* qui à l'époque se trouvait ici au Flon, et je l'ai découvert, et pour moi ça a été une révélation divine malgré que je sois athée, et depuis que j'ai commencé à le fréquenter, je colle émotionnellement très fort avec cet endroit et je trouvais génial que tout le monde cherche ce réseau social qui attire la sympathie.⁴⁸- Gonzalo

Ainsi, partager des espaces avec les autres et créer des relations sociales ont permis aux interviewés de faire partie de la société d'accueil d'une manière plus supportable et facile. En plus, cela leur a donné un sentiment d'appartenance qui produit stabilité et équilibre dans leurs vies. Comme indiqué plus haut, la relation avec les autres et la famille est l'aspect le plus important pour tous puisque tous ont fait allusion à ce sujet. Néanmoins, l'église, le syndicat et l'ancienne *Mozaiik* ont aussi joué un rôle important chez certains interviewés. Chacun a trouvé une manière d'avoir des relations et des espaces de confiance pour être à l'aise au milieu d'une situation compliquée. De cette manière, comme le dit Bolzman, le fait d'avoir des groupes d'appartenance, comme des organisations politiques, humanitaires ou syndicales, aide le réfugié à pouvoir s'intégrer plus facilement. (1996, p. 103)

Satisfaire le besoin d'estime

Selon Maslow, les personnes doivent satisfaire leurs besoins d'estime pour avoir un équilibre personnel et émotionnel. Cela leur permet de se réaliser en tant que personnes et avoir une bonne estime d'eux-mêmes. Il existe deux manières de satisfaire ce besoin : à partir de soi-même et à partir des autres.

Dans le cas de soi-même, la résilience joue une importance fondamentale parce que les interlocuteurs ont eu la capacité de surmonter les dommages de leur expérience

⁴⁸ Entretien réalisé le 28 janvier 2015, Lausanne.

grâce à la motivation, l'humour, la créativité et la possibilité de rêver comme le dit Cyrulnik (2001).

Il me semble qu'il y a une particularité chez les gens qui viennent des pays du sud qui je ne pense pas soit une particularité seulement colombienne, et c'est que les gens sont plus disposés à faire face aux difficultés et plus disposés à faire face aux problèmes qu'ils ont dans la vie, problèmes qu'ils doivent affronter, qu'ils doivent résoudre et pour lesquels ils doivent improviser à partir des ressources que chacun a comme le rire.- Guillermo⁴⁹

La volonté de faire les différentes choses, comme apprendre la langue dans le cas d'Eduardo, Pablo et Francisco qui ont étudié avec beaucoup de discipline et d'énergie, ou de trouver un emploi et d'accomplir chaque tâche correctement, leur ont permis de s'en sortir et d'obtenir de bons résultats qui leur ont donné envie d'avancer et d'être bien dans leur tête.

Je pense que la motivation et le désir de s'en sortir ont été plus forts que l'environnement parce que celui-ci ne permet pas certaines réalisations et parfois il ne prend pas en considération certaines choses que l'on a faites, alors on doit lutter contre le sable pour pouvoir démontrer qu'on a des compétences et qu'on pourrait occuper une place de travail.⁵⁰- Francisco

Les différentes motivations et les défis individuels sont les principales ressources que chaque interviewé a eues pour sortir de l'orage, comme le précise Francisco. Il est important de savoir que chaque personne a des capacités pour faire des choses. Chacun doit savoir ce qu'il peut faire et doit aussi avoir l'envie de le faire. De cette manière et comme le dit Eduardo :

C'est une question de volonté, si on veut on peut.⁵¹-

⁴⁹ Entretien réalisé le 25 février 2015, Bienne.

⁵⁰ Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

⁵¹ Entretien réalisé le 10 février 2015, Genève.

Chaque personne sait jusqu'où elle peut aller pour être à son aise dans les différents environnements et les capacités qu'elle a. Avancer dans la vie en affrontant les obstacles et les situations difficiles dépend de chaque personne et de sa manière d'agir. Le faire d'une façon optimiste et avec de bons résultats permet que chaque personne ait une bonne estime de soi.

Maintenant que j'ai identifié la première manière de satisfaire le besoin de l'estime, je vais étudier la deuxième manière de le faire qui, comme je l'avais dit, dépend des autres. La reconnaissance et le respect des autres face aux interlocuteurs deviennent fondamentaux pour qu'ils se sentent bien et puissent occuper une place dans la société.

Maintenant, je vais dans la rue et tout le monde me salue, on m'appelle prof, et dans ces moment-là je sens finalement que j'ai trouvé ma place dans ce pays.⁵²- Gonzalo

Ainsi, le fait d'être visible est très important, surtout avec ce type de personnes qui, de par leurs activités en Colombie, étaient reconnues et très distinguées dans les milieux qu'elles fréquentaient. De cette manière, le respect des réfugiés de la part d'autrui et la reconnaissance qu'ils ont au niveau social facilitent le processus d'intégration chez eux. Qui plus est, ces aspects sont essentiels pour que les réfugiés se sentent bien et incorporés dans la société suisse.

Si les besoins d'affiliation comme celui de l'estime sont satisfaits, les réfugiés peuvent, selon Maslow, arriver à leur autoréalisation. Dans cette dernière étape des *hiérarchies des besoins*, les personnes peuvent arriver à accomplir tout ce qu'elles sont capables de faire. Ainsi, le sens de la vie est retrouvé après avoir vécu un départ obligé.

⁵² Entretien réalisé le 28 janvier 2015, Lausanne.

IV La dualité de l'expérience vécue

Dans le phénomène de l'exil, chaque interlocuteur a eu des expériences différentes qui ne peuvent pas être généralisées. Cependant, pour tous, l'expérience vécue met en évidence des points positifs pour les réfugiés ainsi que des lacunes dans leur bien-être individuel. Ces points positifs ou lacunes peuvent découler de l'expérience de l'exil ou d'éléments qui existent ou pas dans la société suisse.

Les aspects positifs

L'expérience de vivre en exil a permis aux réfugiés de changer ce qui, dans un premier temps, a été une perte (le départ du pays d'origine et une histoire de vie) en une série d'aspects positifs et enrichissants.

D'une part, pour certains, l'opportunité d'être en Suisse leur a donné la possibilité de rester en vie parce qu'ils ont dû partir de leur pays précisément pour sauver leur intégrité physique. De cette manière, pour Mario, Guillermo et Eduardo, un des aspects positifs les plus importants a été de pouvoir sauver leurs vies. Ils voient le fait d'être si loin de leur pays comme une deuxième opportunité de vivre et de sauver leur existence. L'exil leur a également donné la possibilité de parler et de s'exprimer, aspect qui a été le déclencheur de leur départ. Guillermo n'a plus la peur qu'il avait en étant dans son pays. Ainsi, la tranquillité de pouvoir être un sujet de droits (qui peut parler, s'exprimer, vivre) existe en Suisse, ce qui leur permet une vie plus paisible.

D'autre part, le fait d'être face à une réalité si différente comme celle de la Suisse a donné la possibilité aux réfugiés d'apprendre à connaître d'autres situations. Ainsi, les interlocuteurs ont eu l'opportunité de transformer ce qui a été négatif et dur en des expériences positives.

Cet échec du début, nous l'avons transformé en opportunité [...]
Aujourd'hui, on peut dire que ce grand échec initial, on l'a multiplié et on l'a transformé en un gain multiplicateur. Ce pays nous a permis d'avoir une participation politique, nous sommes actifs socialement et

politiquement. On peut apporter nos connaissances aux centres d'intégration et comprendre la souffrance de la migration qui arrive dans des conditions pires que la nôtre [...] Si je peux parler d'autres expériences positives c'est que notre vision du monde s'est beaucoup élargie [...] Le fait d'être ici, dans ma condition de victime, m'a aussi permis d'être réceptif à autre type de personnes et de tous les pays et voir en chaque personne un apprentissage.⁵³- Pablo

Cet extrait met également en avant l'importance de connaître la réalité d'autres migrants ou victimes. Pour Pablo, mais aussi pour Francisco, Guillermo, Luis et Gonzalo, l'occasion de pouvoir partager avec des personnes qui ont une condition similaire à la leur, leur a montré que le monde est plus grand que ce qu'ils en connaissaient.

Je pense que, en tant que personne, j'ai grandi comme être humain, de voir que le monde ne se réduit pas à mes propres idées mais que le monde est plus complexe et ce n'est pas un monde de bons et mauvais, il est multicolore et ça m'a permis de reconnaître et de respecter l'autre. Je pense que cela a été ma plus grande expérience.⁵⁴- Gonzalo

Finalement, d'autres expériences positives qui sont ressorties des entretiens se rapportent à la possibilité de faire des activités qu'ils aiment comme c'est le cas de Luis qui disait qu'il pouvait faire en Suisse tout ce qu'il adorait faire – en travaillant dans l'organisation d'événements culturels et du festival de l'humeur – ou de Gonzalo en assistant aux concerts de jazz à Montreux, activité qu'il adore faire mais qu'il ne pouvait se permettre en Colombie en raison du prix.

Ainsi, de chaque expérience négative que la vie apporte, de la fuite forcée de son pays d'origine, il faut en chercher et trouver les points positifs. Si les réfugiés prennent du recul par rapport à leurs conditions d'exilés, ils peuvent trouver de très bonnes opportunités et de nombreux bénéfices pour avoir une vie plus supportable. Dès lors,

⁵³ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

⁵⁴ Entretien réalisé le 28 janvier 2015, Lausanne.

le fait d'être en Suisse permet aux réfugiés de profiter de différentes expériences d'une manière positive.

Les aspects négatifs

Pour Pablo, Francisco et Luis, un des aspects négatifs de la société suisse concerne l'assistance sociale qu'ils ont reçue à leur arrivée. Pour eux, il s'agit seulement d'une assistance de contrôle et d'administration, c'est-à-dire d'aspects ponctuels du processus de l'exil. La partie humaine dans l'assistance est faible selon les interlocuteurs, il n'y a pas un contact sensible envers les personnes qui arrivent. En outre, il arrive que le personnel qui travaille là-bas ne facilite pas ce contact à cause des exigences des centres d'assistance : « Les centres sont souvent gérés par des travailleurs sociaux qui disposent d'une faible marge de manœuvre dans leur travail : ils doivent faire respecter un règlement pesant et n'ont guère de moyens à disposition pour favoriser l'insertion des requérants » (Bolzman, s.d, p. 142). Les règlements empêchent donc à leurs travailleurs d'avoir un contact plus humain avec les migrants.

Il n'y avait pas de véritable accompagnement social et on pense parfois que l'assistance sociale n'est pas la plus indiquée pour avoir un contact humain ni pour que le migrant soit valorisé dans ses capacités [...] L'assistance sociale ne dispose pas de beaucoup d'éléments pour accompagner intégralement le migrant.⁵⁵- Pablo

Les interviewés critiquent le fait que les migrants soient traités seulement comme des dossiers. Selon Pablo et Francisco, la quantité de personnes qui accèdent au service de l'assistance sociale est un aspect important qui rend le bon accueil des migrants difficile.

⁵⁵ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

Ici les dossiers sont traités comme des numéros et c'est tout et ils vont voir ce qu'ils peuvent donner à ces numéros mais plus loin il n'y a en fait aucune étude profonde.⁵⁶- Francisco

S'il est vrai que la quantité de migrants qui arrivent est énorme, il est également vrai qu'il devrait y avoir un contact plus sensible à l'égard de cette population. Par exemple, une assistance sociale pourrait leur être donnée pendant tout leur parcours de migrant, une assistance qui connaîtrait la démarche de leur situation et qui leur donnerait des conseils pour avoir une meilleure condition dans la société suisse.

Un autre aspect qui est ressorti des entretiens, c'est la vision négative qui existe autour du migrant. La personne qui ne fait pas partie de la société d'accueil est vue comme différente, voire même comme incapable de réaliser les mêmes activités (travailler, étudier) que les Suisses. Selon Métraux (2011), il existe un modèle de déficit où les autochtones trouvent toujours des lacunes ou des menaces chez les migrants. Ce modèle apparaît dès la fin de la Seconde Guerre mondiale et perdure encore aujourd'hui. « Dès la fin du second conflit mondial, de nouvelles lois remodeleront le paysage de l'altérité. Alors que toute personne, sans distinction d'origine, susceptible de s'établir à long terme sur le territoire helvétique représente une altérité menaçante » (2011, p. 115). Les capacités de ces derniers sont vues comme inférieures et leurs tâches, dans plusieurs cas, comme mal faites et insuffisantes.

Ici on maintient ce que j'appellerais une mentalité colonialiste et xénophobe dans le sens qu'il existe la peur que ceux qui viennent du sud puissent prendre le contrôle de la situation. Nombre d'institutions et de personnes pensent encore aujourd'hui que nous faisons toujours mal les choses, et que les valeurs principales sont ici et que les valeurs universelles n'existent pas dans les autres parties du monde. On sent qu'il existe plusieurs fois un rejet et une exclusion et une sous-estimation très subtile au niveau professionnel.⁵⁷- Pablo

⁵⁶ Entretien réalisé le 17 février 2015, Genève.

⁵⁷ Entretien réalisé le 2 février 2015, Lausanne.

Par conséquent, il existe une barrière qui sépare les uns et les autres et qui empêche notamment que les réfugiés qui vivent dans le même espace et qui sont considérés comme des étrangers aient les mêmes droits que la population locale : « au-dessous de l'extériorité ; il s'agit de quelqu'un de proche et de lointain à la fois : il vit avec les autres mais sans être comme eux ; malgré qu'il soit différent, il fait partie du groupe, cette proximité à distance – vaut le paradoxe - c'est là que se définit sa condition d'étranger. Sa présence représente un miroir négatif qui reflète aux membres du groupe ce qu'eux ne veulent pas être »⁵⁸ (Bolzman, 2005, p. 5). L'étranger continue donc d'être perçu comme différent et inférieur.

On voit que les droits qu'une personne étrangère a ne sont pas les mêmes droits qu'un citoyen suisse ou un citoyen de la communauté européenne.⁵⁹-Guillermo

De ce fait, l'inégalité et la différence entre les membres de sociétés distinctes sont évidentes et elles croissent avec le temps, comme le révèle l'extrait qui suit.

La manière de considérer l'étranger comme une personne avec des déficiences, comme une personne qui n'est pas capable de donner quelque chose à cette société croît, la croyance que ceux qui viennent ici pour profiter de cette société augmente, et on est un problème. C'est quelque chose qui est de plus en plus évident ici, c'est un autre type de discrimination.⁶⁰- Guillermo

Ces deux aspects négatifs – le manque d'une bonne assistance sociale et la discrimination à l'égard des migrants – empêchent un sentiment de bien-être dans une société qui est différente et nouvelle. Cependant, dans l'analyse des entretiens, j'ai pu constater que les aspects positifs sont plus nombreux que les points négatifs, ce qui permet de stabiliser une situation de malaise que pourrait engendrer ce sentiment de discrimination et les défauts de l'assistance sociale. Ceci ne justifie toutefois pas les aspects négatifs ; l'idéal serait de trouver une manière pour qu'ils

⁵⁸ Traduction de l'espagnol faite par moi-même.

⁵⁹ Entretien réalisé le 25 février 2015, Bienne.

⁶⁰ *Idem.*

n'existent plus, mais ce combat existe depuis de nombreuses années. Pour l'instant, les réfugiés reconnaissent que leur présence en Suisse leur a donné plus d'expériences positives que négatives, et qu'ils ont pu profiter de celles-ci.

Conclusion

L'exil politique des Colombiens est une des conséquences du conflit armé de la Colombie. Les exilés ont l'obligation de quitter leur pays pour protéger leur vie et leur intégrité physique. Ceci est la principale raison pour laquelle ils traversent les frontières et arrivent dans des pays comme la Suisse. Ainsi, le phénomène de l'exil implique une transition d'un monde connu et d'origine vers un monde inconnu et lointain. De cette façon, l'exil politique « constitue une *rupture radicale* de la vie quotidienne des personnes contraintes de s'expatrier [...] La personne se trouve brusquement privée des points de repère spatio-temporels qui formaient le cadre de sa vie familiale, relationnelle, professionnelle, sociale, politique. L'exil en ce sens est une situation de mort sociale, puisqu'il remet en question la position sociale globale de la personne » (Bolzman, 1996, p. 105).

Au moment où les exilés arrivent dans *l'autre monde* (Métraux, 2011), dans ce cas précis en Suisse, ils doivent commencer une nouvelle vie et une nouvelle reconnaissance : celle des réfugiés. Cela signifie qu'ils doivent reformuler leur identité sans que cela implique de rompre avec leur histoire et leur passé. La Colombie est toujours présente dans les récits des réfugiés. Ils gardent des liens avec leur pays bien qu'ils soient installés en Suisse. (Bolzman, 1993, p. 107)

Néanmoins, grâce à la capacité humaine de surmonter des difficultés, les réfugiés vont tenter de réparer cette mort sociale en essayant par tous les moyens de s'intégrer dans la société suisse. Il s'agit d'un processus d'intégration qui n'est ni facile ni rapide à faire. Ce processus individuel est possible grâce à l'interaction avec la société suisse où la personne intériorise les manières de penser, d'agir et de sentir de cette société (Bolzman, 1996, p. 105). Cela a réveillé mon intérêt pour l'intégration de la population avec laquelle j'ai travaillé. J'ai voulu découvrir quels aspects facilitaient le processus d'intégration dans la société d'accueil, dans ce cas, en Suisse romande.

Tout d'abord, je prends l'intégration en Suisse de sept réfugiés politiques comme un fait accompli. Avec les entretiens réalisés avec les réfugiés, j'ai pu constater qu'après un temps indéfini, soit ils se sont intégrés, soit ils se trouvent dans le processus

d'intégration. Selon Pablo, le processus d'intégration ne finit jamais. Le hasard a fait que, pendant les entretiens, sans l'avoir provoqué, chacun des interlocuteurs a utilisé le terme « intégration » à un moment ou un autre. Cela m'a permis de leur demander d'approfondir un peu plus ce concept. Grâce à l'utilisation commune et constante du mot intégration, et à l'ensemble des entretiens, j'ai pu répondre à ma problématique.

Ma recherche effectuée sur le terrain a démontré que les aspects qui ont facilité le processus d'intégration pouvaient dépendre du réfugié ou du système d'intégration de la société suisse. Toutefois, pour pouvoir s'intégrer il faut, d'une manière ou d'une autre, comprendre comment la société suisse fonctionne. De là, l'importance de respecter, accepter et connaître la nouvelle société. Dans ce processus, la communication est primordiale. Apprendre la langue d'accueil, dans ce cas-ci le français, est indispensable.

Une fois que la communication est possible, d'autres aspects aussi importants surgissent comme par exemple la possibilité de faire une formation ou des études sur place afin de trouver un travail à posteriori. Quand les réfugiés ont étudié et qu'ils travaillent, ils trouvent une place dans la société et une participation active dans celle-ci. Ainsi, parler la langue, faire une formation et avoir un travail facilitent le processus d'intégration.

Les réfugiés étaient en général des personnes très reconnues dans la société dans laquelle ils vivaient autrefois. Pour cette raison, le fait d'avoir des réseaux sociaux et des groupes d'appartenance et aussi de retrouver une reconnaissance, leur donne le sentiment d'être intégré. En outre, la motivation et l'envie de surmonter la situation difficile de l'exil, mais aussi les aspects positifs dans leur vécu, leur ont permis une intégration plus facile.

Si l'intégration est un processus individuel, les aspects que j'ai découverts tout au long de ma recherche et qui ont été expliqués ci-dessus mettent en évidence des dénominateurs communs dans le processus. Je ne prétends pas généraliser les différentes histoires de vie ni les expériences que les réfugiés ont vécues. J'ai seulement voulu montrer les différents aspects qui permettent d'avoir une

intégration plus supportable. Ces aspects sont communs aux 7 personnes qui sont arrivées à des moments différents, voire des années différentes. Après les résultats obtenus je me suis rendue compte que l'intégration était un processus très important qui donnait un sentiment de bien-être chez les réfugiés.

Pour cette raison, je considère comme important de parler de certaines recommandations qui peuvent aider les nouveaux exilés dans leur processus d'intégration dans la société suisse. Il faut, par exemple, leur donner les éléments essentiels pour les cours de français, en offrant différents niveaux et endroits où les réfugiés peuvent aller, valider les études faites dans le pays d'origine pour ne pas perdre l'expérience et les connaissances, favoriser l'égalité des chances autour de l'emploi en offrant des emplois qualifiés et bien payés, mettre en place différents réseaux sociaux d'appui pour les personnes qui arrivent comme points de référence pour recevoir des informations claires et ponctuelles.

De même, le travail dans les assistances sociales pourrait être amélioré, notamment en ce qui concerne la manière dont les exilés sont traités : un contact plus humain et plus sensible pourrait être favorisé. Cela devrait être possible si les personnes qui travaillent là-bas peuvent « connaître et accepter les différences de mentalités, d'habitudes ; comprendre la situation psychologique des réfugiés, leurs préoccupations, leurs problèmes ; être informé[e]s de façon suffisante et objective sur les données du conflit ayant été à l'origine de l'exil, et sur les conditions de vie qui ont précédé celui-ci » (Potterat, 1974, cité par Bolzman, 1993, p. 62). Finalement, mettre de côté les préjugés à l'égard des réfugiés et cette perception discriminatoire de l'*autre* comme inférieur, afin de permettre qu'ils se sentent à l'aise et actifs dans une société complètement différente. Ces recommandations peuvent permettre une intégration plus supportable et donc une expérience de l'exil moins traumatisante.

Il serait important de faire une réflexion plus approfondie sur la situation actuelle des exilés et des migrants qui arrivent pour savoir si leur processus d'intégration est différent et comment celui-ci se fait. Dans ce travail, je ne présente que la situation de 7 exilés colombiens qui sont arrivés en Suisse romande entre 1991 et 2010. Dans des

recherches ultérieures, je pourrais aussi faire une analyse comparative avec la réalité actuelle des réfugiés colombiens qui se trouvent dans d'autres régions de Suisse et sur la manière dont l'intégration diffère en fonction du contexte (la langue, l'âge, entre autres). Ce ne serait là qu'un exemple d'étude parce que la recherche sur ce sujet peut se poursuivre sans fin en sachant qu'il ne s'agit que d'un seul phénomène avec une infinité d'expériences et de sujets.

Enfin, l'exil politique colombien est un sujet qui mérite la peine d'être étudié en raison de l'absence de recherches sur cette réalité cachée et toujours présente. L'invisibilité des exilés doit disparaître, « l'exil a souffert d'une invisibilité épistémique, d'une invisibilité médiatique, il a souffert d'une invisibilité économique et il a souffert d'une invisibilité politique » (Paternina, 2014)⁶¹. Pour cette raison, mon désir de parler de l'exil politique colombien est devenu l'axe central de ce travail. Les différentes voix qui vivent cette expérience doivent commencer à parler pour ainsi pouvoir éviter qu'elle continue d'exister ou au moins pour tenter de trouver une manière de la rendre plus supportable.

⁶¹ Citation, transcrite et traduite de l'espagnol par moi-même, d'Hugo Paternina du Forum international des victimes septembre 2014. Consulté le 20 septembre 2014 de : <http://www.centrodehistoriahistorica.gov.co/noticias/noticias-cmh/las-voces-de-los-exiliados-se-escucharan-en-todo-el-mundo>

Bibliographie

Abu Lughod, L. (1988). Fieldwork of a Dutiful Daughter. En S. Altorki, & F El-Solh, *Arab Women in the Field* (pp. 139-161) Syracuse : Syracuse University Press.

ACNUR. Consulté le 1 février 2015, de <http://www.acnur.org/biblioteca/pdf/2970.pdf?view=1>

Amstutz, C. (2012). *Trabajar, trabajar y trabajar... e inventar. Une enquête ethnographique auprès des migrantes sud-américaines employées domestiques en Suisse Romande*. Mémoire du Master pas publié. Université de Lausanne, Lausanne, Suisse. Consulté le 10 janvier 2014, de http://my.unil.ch/serval/document/BIB_S_000000018356.pdf

Arboleda, R. (2009). *El cuerpo: huellas del desplazamiento. El caso de Macondo*. Medellín: Hombre nuevo editores.

Ávila, S. (2014). *Las de arriba y las de abajo*. Consulté le 13 novembre 2014, de <http://www.uniandes.edu.co/noticias/ciencias-sociales/las-de-arriba-y-las-de-abajo>

Bolzman, C. (1993). *Les métamorphoses de la barque. Les politiques d'asile, d'insertion et de retour de la Suisse à l'égard des exilés chiliens*. Genève : IES Institut d'Études Sociales.

Bolzman, C. (1996). *Sociologie de l'exil: une approche dynamique. L'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*. Zurich : Seismo.

Bolzman, C. (2001). Quels droits citoyens? Une typologie des modèles d'intégration des migrants aux sociétés de résidence. En C. Perregaux., T. Ogay., Y. Leanza, & P. Dasen. *Intégrations et migrations Regards pluridisciplinaires* (pp.159-186). Harmattan.

Bolzman, C. (2002). *De l'exil à la diaspora: l'exemple de la migration chilienne*. Consulté le 10 septembre 2014 de http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_7/autrepart1/010028951.pdf

Bolzman, C., Fibbi, R. & Vial, M. (2003). *Secondas - Secondos: le processus d'intégration des jeunes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse*. Zurich: Seismo.

Bolzman, C. (2005). *El extranjero. Una aproximación a las múltiples facetas de otro construido socialmente*. Consulté le 7 janvier 2015, de <http://es.scribd.com/doc/245221540/El-Extranjero#scribd>

Bolzman, C. (2006). *Violence politique, exil et formes de résilience*. Editions Médecine et Hygiène & HUG. Consulté le 1 mars 2014 de, http://www.exil-ciph.com/htdocs/ressources_dwnld/cours/2011/2011_cours6/Bolzman-Exil-résilience.pdf

Bolzman, C. & Manço, A. (2006). *Le temps suspendu des requérants d'asile*. Consulté le 10 septembre 2014, de <http://unifr.ch/ipg/aric/assets/files/ARICBulletin/2006No43/02BolzCMancA.pdf>

Bolzman, C., Carbajal, M. & Mainardi, G. (2007). *La suisse au rythme latino. Dynamiques migratoires des Latino-Américains : logiques d'action, vie quotidienne, pistes d'interventions dans les domaines du social et de la santé*. Genève : ies éditions.

Bolzman, C. (2012a). Elementos para una aproximación teórica al exilio. *Revista andaluza de antropología (Número 3)*, 7-30. Consulté le 22 février 2015, de <http://asana-andalucia.org/revista/uploads/raa/n3/claudio.pdf>

Bolzman, C. (2012b). L'exil: ruptures, épreuves, preuves, résistances. *(Re) Penser l'exil*, (1) [Revue en ligne]. Consulté le 12 février 2015, de <http://revue-exil.com/lexil-ruptures-epreuves-preuves-resistances/>

Bolzman, C. (s.d). *Politiques d'asile et trajectoires sociales des réfugiés : Une exclusion programmée. Les cas de la Suisse*. Genève : Institut d'études sociales. Consulté le 18 octobre 2014, de <http://soziologie.ch/aesge/asile.pdf>

Cambrézy, L. (2001). Réfugiés et exilés. Crise des sociétés, crise des territoires. *Espace, populations, sociétés*, 19, (3), 422.

Cárdenas, M & Mejía, C. (2006). *Migraciones internaciones en Colombia: ¿qué sabemos?* Working papers series. Documento de trabajo. Consulté le février 2015, de <http://www10.iadb.org/intal/intalcdi/pe/2009/02989.pdf>

Carrasco, J.C (2010). *Psicología Crítica Alternativa- Psicología crítica y exilio. Psicología, Conocimiento y Sociedad*, 1, 113-144. Consulté le août 2014, de <http://revista.psico.edu.uy/index.php/revpsicologia/article/view/17>

Centro Nacional de Memoria Histórica. (2014). *Las voces de los exiliados se escucharán en todo el mundo. Hangout Central del Foro internacional de víctimas*. Consulté le 20 de septiembere de 2014 de, <http://www.centrodememoriahistorica.gov.co/noticias/noticias-cmh/las-voce-de-los-exiliados-se-escucharan-en-todo-el-mundo>

Confédération Suisse. Consulté le 31 janvier de, <https://www.bfm.admin.ch/content/bfm/fr/home.html>

Cyrulnik, B. (2001). Manifeste pour la résilience. *Spirale*, 2 (18), 77-82. Consulté le 13 janvier 2015, de www.cairn.info/revue-spirale-2001-2-page-77.htm.

Cyrulnik, B. (2007). Introduction. En A Joyce, Résiliences. *ERES*, 7-9. Consulté le 15 janvier 2015, de www.cairn.info/resiliences--9782749207759-page-7.htm.

De la Soudière, M. (1988). L'inconfort du terrain. *Terrain*, 11, 94-105.

Fernández, L. (2006). *¿Cómo analizar datos cualitativos?* Institut de Ciències de l'Educació. Universitat de Barcelona. Butlletí LaRecerca. Consulté le 30 janvier 2015, de <http://www.ub.edu/ice/recerca/pdf/ficha7-cast.pdf>

Gallenga, G., (2008). L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique, *Journal des anthropologues*, 114-115, 145-161.

Glick-Schiller, N & Fouron, G. (1999). Terrains of blood and nation: Haitian transnational social fields. *Ethnic and Racial Studies*, 22, (2), 340-366.

Grupo de Memoria Histórica. (2013). ¡BASTA YA! Colombia: Memorias de guerra y dignidad. Bogotá: Imprenta Nacional.

Gold, R.I. (2003). Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique. En Cefaï, *L'enquête de terrain* (340-349). Paris : La Découverte.

Gómez, D. A. (2013). *L'insertion dans le monde du travail des refugies politiques colombiens en Suisse Romande*. Mémoire du bachelor pas publié. Haute école de travail social et de la santé, EESP, Lausanne, Suisse.

González, O. (2010). Droits humains sous tension à l'université colombienne, Secrétariat international permanent *Droits de l'Homme et gouvernements locaux*, Nantes.

González, O. (2011). La mémoire comme un acte de résistance en Colombie, *Actes du colloque La pensée et l'action dans le pouvoir*, éd. Caloz Tschopp, M-C, Université de Lausanne et l'Institut d'Études politiques et internationales.

Kaya, B., Efonay-Mäder, D., & Schönenberger, S. (2011). *Agir en faveur de l'intégration des migrants en Suisse romande : situation et perspectives de développement d'une approche interculturelle*. SFM- Forum suisse pour l'étude des migrations et de la population. Neuchâtel : Université de Neuchâtel.

Khellil, M. (2005). *Introduction. Sociologie de l'intégration*. Consulté le 10 janvier 2015, de www.cairn.info/sociologie-de-l-integration--9782130552604-page-3.htm.

Levitt, P & Glick Schiller, N. (2004). Conceptualizing Simultaneity: a Transnational Social Field Perspective on Society. *International migration Review*, 38, (3), 1002-1039. Consulté le 4 février 2015, de <http://www.jstor.org/stable/27645424>

Mack, N; et al. (2011). *Qualitative Research Methods: A data collector's Field Guide*. North Carolina: Family Health International.

Marcus, G., & Oakley, J., (2007). How short can fieldwork be?. *Social Anthropology*, 15, (3), 353-367.

Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, (1), 71-109.

Maslow, A.H. (1987). *Motivation and Personality*. (Third Edition). Harper & Row. Publishers, Inc.

Métraux, J.-C. (2011). *La migration comme métaphore*. Paris : La dispute.

Ramírez, C & Mendoza, L. (2013). *Perfil migratorio de Colombia 2012*. Organización internacional para las Migraciones (OIM). Bogotá.

Roniger, L. (2014). *Destierro y exilio en América Latina: Un campo de estudio transnacional e histórico en expansión*. Consulté le 27 janvier 2015, de http://www.pacarinadelsur.com/home/abordajes-y-contiendas/318-destierro-y-exilio-en-america-latina-un-campo-de-estudio-transnacional-e-historico-en-expansion#_edn17

Safi, M. (2006). Le processus d'intégration des immigrés en France : inégalités et segmentation. *Revue française de sociologie* 47, (1), pp. 3-48. Consulté le 17 décembre 2014 de: www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2006-1-page-3.htm.

Safi, M. (2011). Penser l'intégration des immigrés : les enseignements de la sociologie américaine. *Revue de Sociologie*, 2, (2) 149-164. Consulté le 17 décembre 2014, de www.cairn.info/revue-sociologie-2011-2-page-149.htm.

Simão, V.L. (2010). *Formación Continuada y varias voces del profesorado de educación infantil de Blumenau : Una propuesta desde dentro*. Departamento de Didáctica y Organización Educativa- DOE, Barcelona, España. Consulté le 25 février 2015, de http://www.tdx.cat/bitstream/handle/10803/1371/01.VLS_INTRODUCCION.pdf?sequence=2

Sznajder, M. & Roniger, L. (2007). Political exile in Latin America. *Latin American Perspectives*, 34, (4). 7-30. Consulté le 4 février 2014, de <http://www.jstor.org/stable/27648031>

Wicker, H-R. (2002). Migrations, recherches ethnologiques et transformations sociales en Suisse. *Ethnologie française*, nouvelle, 32, (2). Consulté le 26 janvier 2015, de <http://www.jstor.org/stable/40990444> .

Wikan, U. (1992). Beyond the words : the power of resonance. *American Ethnologist*, 19, (3), 460-482. Consulté le 28 septembre 2014, de <http://www.jstor.org/stable/645196>

Annexes

Annexe 1 : Tableau indicatif des entretiens

<i>Interlocuteurs</i>	<i>Date</i>	<i>Lieux</i>
Mario	25 avril 2014	Au parc à Lausanne
Gonzalo	28 janvier 2015	A Starbucks à Lausanne
Pablo	2 février 2015	Dans son bureau à Lausanne
Luis	6 février 2015	Dans son bureau à Genève
Eduardo	10 février 2015	A Balexert à Genève
Francisco	17 février 2015	Dans son bureau à Genève
Guillermo	25 février 2015	Dans la bibliothèque à Bienne

Annexe 2 : Grille d'entretien

Grille d'entretien

1. Comment a été le processus de votre arrivée en Suisse?
2. Comment ont été les premières années en Suisse?
3. Quelles sont à votre avis, les expériences positives de votre parcours comme exilé. Quels aspects ont contribué à produire ces expériences? Et, quelles ont été les expériences négatives?
4. Comment a été votre relation avec les autres (colombiens, suisses) ?
5. D'après votre vécu, qu'est-ce que vous pourriez conseiller aux nouveaux venus pour rendre leur vie en Suisse plus supportable?
6. Comment est-ce que vous imaginez votre future ?

Annexe 3 : Version originale des entretiens

Pablo, p. 41

La integración desde este país la miran como la capacidad de ser autónomo financieramente, es decir poder trabajar y producir plata para poder pagar lo que el

Estado nos había prestado cuando llegamos. Pero yo considero de otra manera la integración.

Guillermo, p. 41

En la ley suiza no está definido el concepto de integración pero hay unos elementos que constituyen los parámetros de integración. Uno de esos elementos es hablar el idioma, conocer el funcionamiento de la sociedad, respetar sus instituciones y en la medida de lo posible tener un trabajo.

Francisco, p. 42

La integración depende de cada persona, la reconversión de la vida a un nuevo escenario depende fundamentalmente de la persona. La persona es que la que tiene que creer en ella misma, tiene que ser capaz de superar[...] Fuimos nosotros los que empezamos a buscar cómo podemos hacer las cosas y a ir rompiendo las barreras y los códigos y decidimos hacer las cosas[...] Yo pienso que yo estoy integrado, lo que pasa es que para cada historia de vida es diferente, quizás para mi fue corto pero para otro puede ser 10 años, 15 años... Yo me siento completamente integrado, totalmente integrado. Es decir no hay duda de que eso no sea real, además porque acepté mi realidad, máximo cuando uno no puede volver a su país uno tiene que integrarse.

Pablo, p. 43

Yo tomo la integración como una capacidad de reafirmar mi cultura y aprender lo de esta cultura y no olvidar nuestro pasado, reafirmarlo y vivir esta nueva cultura. No solamente es el hecho de estar en Suiza sino la posibilidad de tener un mundo mucho más amplio.

Eso uno no termina nunca de integrarse. Yo más bien hablo como decía Métraux, esa doble integración, de poder uno estar aquí y allá. Y lograr transformar ese: no soy de ninguna parte, no soy ni de aquí ni de allá, para transformarlo en : somos de aquí y de allá. Yo me siento de aquí y de allá y me siento ciudadano del mundo.

Guillermo, p. 44

Para mi en la integración se juega tanto el papel de la persona como la sociedad en la que uno está. Pero depende mucho de la sociedad de acogida y creo incluso que puede depender más de la sociedad de acogida en la medida en que ésta debería de dar los elementos para que así fuera y dar los elementos que posibiliten que uno estudie, a esto me refiero con estudiar la lengua, de dar los elementos que le permitan, si están dadas las condiciones, a tener un trabajo. [...] Las sociedades construyen imagen de lo que son los elementos que la componen y estas sociedades de ahora tienen la tendencia de construir una imagen del extranjero que es negativa y que necesariamente va a dificultar su integración y entonces en ese sentido la integración depende de muchos factores.

Francisco, pp. 44-45

Uno está ante una sociedad que tiene unas reglas, unas normas, unas obligaciones, unos derechos y hay que aceptar eso. Entonces hoy en día para mi es normal tener que pagar impuestos, para mi es normal una serie de cosas porque es parte de lo que es la cultura... Entonces es impregnarse de la cultura, es entrar en esa cultura y es desarrollarse en esa cultura. Yo creo que eso es lo que hemos logrado en este tiempo.

Eduardo, p. 45

La integración es hacer parte de la sociedad en la cual nos toca vivir. Por ejemplo acá la comunidad de Suiza...Respetar sus leyes así no esté de acuerdo hay que respetarlas, convivir con otras culturas que es lo más duro. Uno tiene que respetar la cultura como tal y aunque es diferente, nosotros la tenemos que respetar porque estamos aquí invitados y si a uno lo invitan a una casa uno no va a hacer lo que uno quiera hacer sino lo que hay que hacer y eso es parte de la integración. Yo hago parte de esta integración como tal, puedo decir que respeto las leyes y las normas como tal.

Pablo, p. 46

Era como volver a empezar a caminar, uno no sabia caminar en la nieve, no sabia vestirse, no sabía hablar, es como volver a comenzar de cero y a la edad nuestra ya no era fácil.

Eduardo, p. 47

Dan cursos de francés para que uno se pueda defender y hemos aprovechado al máximo todo lo que nos dicen. Esos cursos los dan del Hospice general [...]. Es una entidad que está reglamentada yo creo por el estado y es la que brinda las ayudas a los refugiados, tanto psicológicas, como sociales y en ese sentido nos han dado cursos de francés.

Pablo, p. 47

Y era una ventaja de cierta manera porque no estábamos en un medio hispanófono entonces eso nos exigió a hablar el francés más rápidamente y nuestra disciplina nos facilitó eso.

Francisco, p. 47- 48

Para aprender el francés estuvimos 18 meses sin parar en cursos, en una institución que es muy cerca de acá [...] tuvimos la suerte que desde el comienzo hasta el final estuvimos los 18 meses sumergido en la lengua.

Eduardo, p. 48

Aprender una lengua es fácil cuando uno la quiere aprender porque quiere, porque quiere avanzar en la vida pero no cuando le toca porque si no se siente como me he sentido, ignorante. Si uno no entiende el idioma de donde está y si no hace el mínimo esfuerzo por aprenderlo donde uno vive, está muy mal.

Luis, p. 48

Y nosotros pues ya teníamos problemas en el habla por ser adultos, comprender todo en francés... es un limitante pero ahí uno se hace entender.

Francisco, p. 49

Empezamos a estudiar servicio social como si hubiéramos salido del colegio y mi esposa también pero ella acaba de comenzar este año, yo estoy en segundo año y eso supone un esfuerzo adicional porque uno está enfrentado a muchachos jóvenes.

Eduardo, pp. 49-50

Hice dos formaciones antes un poco obligatorias para poder hacer lo que yo quiero que es responsable de inmueble.. y ahora estoy esperando hacer la última formación que es directamente la del inmueble.

Gonzalo, p. 50

Me metí a un curso profesional de la universidad, hice mi certificado para dar clases así pero ya sentí que tengo mi lugar acá entonces ya sentí que mi verdadero yo empieza a salir.

Eduardo, pp. 50-51

Trabajé para un colegio donde dure dos meses como responsable de la limpieza, después me mandaron al hotel y ahí duré tres meses gratuito, ahí me encargaba de bajar las sábanas sucias, de poner las limpias...

Guillermo, p. 51

Entonces me veo en la necesidad de trabajar para poder vivir aquí y he hecho mas o menos el recorrido que han hecho todos los migrantes que vienen por razones no políticas, quiere decir que en algún momento trabajé en la limpieza.

Francisco, p. 51

Verme un día haciendo aseo, y vivir del aseo en casas o levantando basuras[...] no quiere decir que los trabajos sean deshonrosos, de hecho valoro a esas personas que hacen esos trabajos y respeto muchísimo, pero me parecía que no era justo para nosotros después de toda una historia de vida y sobretodo una historia profesional, familiar. Yo decía que eso no podía ser y yo creo que yo puedo dar más que limpiar un piso.

Guillermo, p. 51

Yo tengo compañeros exiliados y compañeras exiliadas a los que se les pide renunciar a lo que fue su vida para que consigan empleo y no dependan más de la asistencia social y normalmente los empleos que se ofrecen ahora más que antes, [...] son empleos no calificados y que no tienen que ver con la vocación, con las capacidades, con la historia de las personas.

Gonzalo, p. 52

Yo que soy una persona de ideas e ir a trabajar empacando café es duro pero pues acepto el reto y empecé a trabajar y trabajé un año en Nestlé y ser obrero en eso es muy duro pero bueno estuve ahí y al año pude encontrar mi siguiente trabajo que si era calificado.

Gonzalo, p. 52

Yo tenía una amiga que trabaja con niños especiales y violentados y en su trabajo, una mujer que es especialista se va de congé de maternité entonces están buscando una persona que la reemplace 6 meses y entonces mi amiga [...] se acuerda de mi y les dice en su trabajo: yo tengo un amigo que trabaja muy bien con los niños [...] yo fui a la oficina y hablé con el jefe y cuando yo terminé de hablar, él me pregunta: quiere trabajar con nosotros? y le dije que claro y me hizo firmar un contrato.

Pablo, p. 54

Si uno está solo puede andar más liviano y puede andar más rápido y uno en compañía puede andar más despacio pero va más lejos.

Francisco, p. 55

Yo pienso que si me hubiera tocado venirme solo hubiera sido un poquito más duro por supuesto. Dos personas se ayudan, son una para la otra.

Luis, p. 55

Sin mis hijos y sin mi esposa quién sabe ya qué hubiera hecho porque son cosas desesperantes.

Eduardo, p. 55

Solo no me aguanto vivir aquí, yo solo no salgo, ya la carga mental sería impresionante... yo solo no me aguanto este brinco.

Pablo, p. 55

El hecho de estar obligado a estar con muchas culturas y la actitud de estar a la escucha me facilitó rápidamente tener amigos de todo lado. Las relaciones con colombianos era más con los que iba identificando y que hacíamos parte de la misma condición de refugio y con ellos inicialmente pudimos apoyar en ese movimiento de solidaridad que había aquí entre suizos y colombianos y pudimos integrarnos. Compartí con la gente de aquí y de allá y eso nos permitía compartir la experiencia de cada uno del proceso.

Gonzalo, p. 56

El asistente me ofrece café y empezamos a hablar y yo le cuento mi historia y él nos ayuda muchísimo, porque él nos dice cómo hay que hacer y yo antes no entendía... Pero él nos explica bien las cosas y comenzamos a entender cómo es el sistema.

Francisco, p. 56

La verdad que fue una suerte que mi señora es cristiana y [...] y eso nos permitió indudablemente integrarnos a la sociedad a partir de la iglesia... entonces esa misma sociedad, ese mismo grupo de personas que hacen parte de la iglesia nos han ayudado, nos han dado la mano, nos han empujado para que nosotros podamos seguir [...] Gracias al apoyo de esa población, de esa red de personas empezamos a encontrar caminos, a buscar oportunidades.

Gonzalo, p. 57

Una amiga me habló de este antiguo Espace Mozaïk que en esa época quedaba aquí en flon y descubrí ese sitio y para mi fue como una revelación divina a pesar de que soy ateo y desde que yo empiezo a ir, me pego emocionalmente mucho con ese lugar y me parecía genial todo el mundo en búsqueda de esa red social que da afecto.

Guillermo, p. 58

Me parece que hay una particularidad de la gente que viene de los países del sur que es una particularidad que no creo que sea exclusivamente colombiana y es que es gente que está más dispuesta a enfrentar las dificultades y está más dispuesta frente a problemas que tiene en la vida y problemas que deben enfrentar, deben resolver y deben improvisar a partir los recursos que cada uno tiene como el de la risa.

Francisco, p. 58

Yo creo que la motivación y el deseo de salir adelante fue más fuerte que el mismo ambiente porque el ambiente de pronto no le permite cierto tipo de realizaciones o inclusive a veces ni siquiera le valora cierto tipos de cosas que uno ha hecho entonces uno tiene que debatirse en la arena para demostrar que tiene competencias y que podría llegar a ocupar un puesto.

Eduardo, p. 59

Es cuestión de querer, si uno quiere uno puede.

Gonzalo, p. 59

Ahora, ya voy por la calle y todo el mundo me saluda, me dice profe, yo ahí sentí que al fin encontré mi lugar en este país.

Pablo, p. 61

Esta derrota inicialmente nosotros la fuimos convirtiendo en una oportunidad [...] Hoy en día podemos decir que esa pérdida inicial la hemos multiplicado y la hemos convertido en una ganancia multiplicadora. Se nos ha permitido hacer una participación política en este país, pues somos activos social y políticamente en este país. Podemos aportar nuestro conocimiento a estos centros de integración y así poder entender los sufrimientos de la migración que llega en condiciones peores a las que llegamos nosotros[...] Si puedo hablar de otras experiencias positivas es que nuestra visión del mundo se amplió mucho[...] El hecho de estar aquí en mi condición que es también de víctima me ha hecho receptivo a todo tipo de personas y de todos los países y ver de cada persona un aprendizaje.

Gonzalo, p. 61

Yo como persona pienso que humanamente crecí mucho, de ver que el mundo no se reduce a mis propias ideas sino que el mundo es más complejo y que no es de buenos y malos, que es multicolor y eso me lleva a reconocer y a respetar al otro. Yo pienso que esa ha sido mi más grande experiencia acá.

Pablo, pp. 62-63

No había un verdadero acompañamiento social e incluso uno piensa que la asistencia social acá no es la más indicada para que haya un contacto humano ni para que sea valorizado el migrante en sus capacidades [...] La asistencia social no tiene muchos elementos para acompañar integralmente al migrante.

Francisco, p. 63

Acá se tratan los documentos como un número y ya, y van a ver qué le damos a ese número pero más allá no hay realmente un estudio a profundidad.

Pablo, pp. 63-64

Acá se mantiene yo llamaría una mentalidad colonialista y xenófoba en el sentido de que hay miedo de que los que vienen del sur puedan empoderarse. Hay todavía la mentalidad de instituciones y de mucha gente que nosotros siempre estamos haciendo las cosas mal hechas, y que los valores principales están acá y que no hay valores universales que puedan estar en otras partes del mundo. Uno siente un rechazo muchas veces y una exclusión y una subestimación muy sutil a nivel profesional.

Guillermo, p. 64

Uno ve que los derechos que tiene un ciudadano extranjero no son los mismos que tiene un ciudadano suizo o un ciudadano de la comunidad europea.

Guillermo, p. 64

Crece la manera al mirar al extranjero como una persona con deficiencias, como una persona que no es capaz de aportarle algo a esta sociedad y crece la manera como se cree que los que venimos acá venimos a aprovecharnos de esta sociedad y somos un problema. Esto que ha ido evolucionando y que cada vez es más difícil estar acá, es otro tipo de discriminación.